



ROPE
ive
lich
Libr
ES SCIE



# POLITIQUE
# CIVILE
ET
# MILITAIRE
DES
# VENITIENS.



A COLOGNE,

Chez PIERRE MICHEL.

M. DC. LXIX.



A MONSEIGNEUR
L'E DUC
# DE ROHAN,
PRINCE DE LEON,
PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

*L'Illuſtre Nom que vous portez eſt en une telle veneration chez les Venitiens, & le celebre Duc de Rohan, voſtre*

*Ayeul, s'eſtoit acquis chez eux dans le temps qu'il s'y retira, une eſtime ſi grande, que je ne doute point que lors qu'ils verront ce beau Nom à la teſte de ce petit Traité, ils n'ayent pour mon Ouvrage une conſideration qu'il ne ſçauroit jamais meriter par luy-meſme.*

*Ces Sages Politiques admirent encore aujourd'huy, comme chacun ſçait, les heroïques Qua-*

litez qui rendirent ce Prince l'un des plus parfaits Capitaines & des Heros les plus accomplis de ſon Siecle. Mais, MONSEIGNEUR, je ne doute pas qu'ils n'apprennent auſſi avec bien de la joye, que nous voyons revivre en Vous ce meſme Nom avec toutes ſes incomparables Vertus, & que vous n'eſtes pas moins l'Heritier de ſon rare merite, que

*vous l'estes de la noblesse de son Sang, & des Grandeurs de sa Maison. La Bretagne qui reconnoist en Vous celuy de ses premiers Souverains, vient d'admirer en la derniere Assemblée de ses Estats, la sublimité de vostre Génie; & la Noblesse de cette belle Province, dont vous estes né President, vous en a veu faire la fonction pour la premiere fois, a-*

*vec tant d'eſprit & tant de courage, que ſi le Roy a bien voulu vous donner diſpenſe d'âge, pour commencer à Préſider, ce n'a eſté que pour faire mieux reconnoiſtre que vous eſtiez capable* MONSEIGNEUR, *au ſortir de l'Enfance, de tout ce qui peut occuper les Politiques les plus verſez dans les Affaires.*

*La Ville de Vannes,*

*où ces Estats se sont tenus, en conservera long-temps la memoire; & s'il est vray que des Anciens Venetes ses premiers Habitans, vinrent les Fondateurs de l'Estat des Venitiens; ceux-cy en receuront encore plus agreablement les asseurances, & apprendront avec plaisir, que c'est sur ce Theatre où vous avez commencé à faire paroistre quel progrez vous*

*ferez un jour dans la* Politique Civile & Militaire. *Vous ſçavez*, MONSEIGNEUR, *que de tous ceux que voſtre Vertu naiſſante a charmez, principalement durant cette Noble Aſſemblée, pas un n'a parû eſtre plus touché d'admiration que moy pour vous; pas-un ne vous a dû plus legitimement conſacrer ſes tres-humbles ſervices, que je l'ay*

*fait, ny vous dévoüer un attachement plus entier. Vous avez bien daigné me témoigner aussi qu'ayant l'honneur d'estre un de vos Vassaux, mon attachement avoit eu le bonheur de vous plaire. Il ne me reste,* MONSEIGNEUR, *qu'à rechercher les occasions de vous le rendre aussi agreable qu'il m'est glorieux, & de vous témoigner avec quelle fide-*

*lité, & quel profond re-spect je seray tout le temps de ma vie,*

*MONSEIGNEUR,*

Vostre tres-humble, tres-obeïssant & tres-fidelle Serviteur,

DE LA HAYE.

# TABLE
## DES
# CHAPITRES.

## PREMIERE PARTIE.



## SECONDE PARTIE.



Des

TABLE.



# AVANT-PROPOS.

## DE LA FONDATION DE VENISE.

PENDANT les Guerres cruelles de ce Fleau du Ciel Attila, personne ne trouvoit de refuge assuré pour se mettre à l'abry de ses violences. Les Villes renversées, les Peuples desolez, les Provinces fumantes des embrazemens qu'une mul-

multitude de Barbares victorieuſe allumoit de tous coſtez, n'eſtoient que les jeux de ce Tyran inhumain; & pour marque de ſes Victoires, il ne laiſſoit dans tous ſes Païs de conqueſte, que l'horreur & le deſeſpoir.

La Ville d'Aquilée, bien que tres-puiſſante, fut l'une de celles qui ſentit le plus les effets de ce Bras inſolent; & ceux de ſes Habitans que les flâmes épargnerent, aimerent mieux ſe fier au plus infidelle des Elemens, que tomber une

autre

autre fois dans des mains ſi impitoyables. Ces miſerables reſtes s'expoſerent dans de miſerables Barques ſur la Mer Adriatique, où apres avoir navigé quelque temps, enfin las & recrûs d'eſtre ſi longtemps vagabons, ils ſe raſſemblerent dans de petites Iſles, où ils donnerent le commencement à la plus noble Republique de l'Univers. Ils y baſtirent des Cabanes, & s'y établirent avec aſſez de peine; car comme la neceſſité les preſſoit, apres qu'ils eurent conſommé le peu de

vivres dont ils s'eſtoient pourveus, ils ſe virent contrains d'avoir recours à quelque Meſtier pour ſubſiſter. Celuy de Peſcheurs & de Mariniers leur ſembla le plus commode de tous: ils l'embraſſerent volontiers; & trafiquans dans les Terres voiſines, ils s'acquirent quelque reputation, autant que leur Trafic & leur marchandiſe le permettoit. Ils veſcurent avec une concorde & une amitié ſi grande, que leur façon de vivre charmant tous ceux qui les pratiquoient,

quoient, attira insensiblement une tres grande multitude d'Habitans dans leurs Islettes, laquelle sans contrainte se soûmettoit à leur Gouvernement, & peu à peu ils formerent un Corps considerable pour sa grandeur, & pour sa Politique.

Comme ceux qui s'estoient sauvez du naufrage de leur Patrie, estoient d'une condition meslée de Nobles, & de Plebées, pour cimenter un Estat qui fut durable, ils proposerent un Gouvernement mitoyen, où les Nobles seroient comme

me les Chefs; mais telle-ment dépendans des autres Membres, qu'ils ne pour-roient agir ſans eux. Pour oſter toute ſorte de racines d'émulation, ils conclurent qu'indiferemment les Cita-dins (c'eſt ce que nous ap-pellons Bourgeois) & les Gentils-hommes, iroient veſtus de la meſme façon; ce qui s'eſt obſervé juſques à preſent depuis tant de Sie-cles. Ils ordonnerent de plus, qu'ils porteroient tous certains Bonnets de laine noire, qu'ils appellent Ba-rettes, garnis à l'entour d'u-
ne

ne frange de meſme étoffe, pour les faire reſſouvenir de leur ancienne condition, & rabatre par ce ſigne modeſte la préſomption qui pouroit s'emparer des jeunes Teſtes & des Capritieux.

Mais comme l'Envie s'attache toûjours à la Vertu, leurs Voiſins les voyant s'accroiſtre, ne ſe pûrent reſoudre à les ſouffrir. Ils n'oſerent d'abord ſe declarer leurs Ennemis; mais en troublant le Commerce, ils les obligerent enfin à la premiere rupture. Il ne manquoit

quoit à nos nouveaux établis qu'une conduite auſſi ſage pour la Guerre, qu'ils en avoient pour la Paix : mais comme ces grands Hommes n'agiſſoient que par un ſeul mouvement, ils établirent bientoſt des Loix & des Maximes pour la Milice, qui les firent reconnoiſtre pour les premiers de leur Siecle, & qui depuis les ont fait eſtimer les plus ſçavans Politiques, & les plus redoutables Ennemis que l'on puiſſe avoir.

Voila le Berceau, pour ainſi dire, où ce grand

Corps s'eſt formé, où il s'eſt fortifié, & d'où ſortant à la fin, il s'eſt épandu preſque par tout l'Univers; puis que par ſon Commerce il n'y a point de Contrée où il ne penetre; & qu'à preſent meſme malgré les forces effroyables des Ottomans, il eſt le Maiſtre de toutes les Mers du Levant. Je ne puis manquer, ſi je ſuis les pas de ces ſages Teſtes, en décrivant leur *Politique Civile & Militaire*: celle-là fut la baze & le ſolide fondement de leur grandeur; & celle-cy luy a donné ce merveilleux acroiſ-

ſement

ſement qui les a rendus ſi redoutables à tout le Monde. J'iray d'abord au ſolide ; & quand j'en auray dit ce que j'ay pû connoiſtre par la pratique du Païs dans mes Voyages, je parleray de leur Milice, où ayant ſervy quelque temps, j'ay tâché d'en obſerver toute la conduite & les Maximes principales.



# LA POLITIQUE CIVILE ET MILITAIRE DES VENITIENS,

*PREMIERE PARTIE.*

## LA POLITIQUE CIVILE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Du Doge.*

IL eſt ſi vray qu'un Corps, quelque vigoureux & robuſte qu'il ſoit, n'eſt cependant qu'un tronc immobile & une maſſe informe, s'il eſt privé de

ſa teſte, que cette ſeule verité, alleguée en Fable au Peuple Romain qui s'eſtoit retiré ſur le Mont Aventin, & ſe vouloit retirer de la Tyrannie du Senat, fit deſcendre cette nombreuſe & inquiete multitude, & luy fit donner les mains à une Domination qu'ils croyoient neantmoins inſupportable. La Republique de Veniſe n'a pas ignoré de quelle importance il eſtoit d'avoir un Chef, & n'a pas crû ſon Corps bien affermy ſans ce moyen.

Ils l'ont choiſi pour trois raiſons principales: La premiere a eſté pour rompre le deſſein des Factieux, qui ne pourroient pas ſi aiſément faire leurs Brigues contre leur Patrie, & renverſer ſa liberté, voyant dans la place qu'ils voudroient uſurper un Prince déja étably par le conſentement univerſel de toute la Republique: La ſeconde, pour attiedir cette ardeur de dominer & de regner, dans l'Ame des Ambitieux, par l'eſpe-

rance

rance que chaque Particulier peut concevoir de pouvoir arriver un jour à la ſupréme Authorité, eſtant vray qu'il n'y a pas un ſeul de ceux qu'ils appellent Nobles qui n'y puiſſe pretendre; & pour contenter enfin l'Eſprit volage de la Commune luy donnant dans leurs Doges l'ombre d'un Roy, & dans leurs Republiques l'ombre de la Liberté.

J'ay dit l'ombre d'un Roy; car dans la verité ce Prince qu'ils éliſent en a plutoſt le Nom que la Puiſſance qui eſt ſi limitée, que le Grand Conſeil, qu'ils appellent des Dix, peut dans une heure luy faire ſon Procez. Il eſt, je l'avouë, magnifiquement logé; mais il eſt auſſi un illuſtre Priſonnier, puis qu'il ne luy eſt quaſi pas permis de ſortir de ſon Palais; & quand il le fait, ce n'eſt qu'à la dérobée, & comme ils diſent *incognito*. Ce qui eſt de plus étonnant, c'eſt que pour l'obliger à ſe tenir ſerré & clos, il eſt permis au Peuple qui ſe

plaindroit d'un Doge, de luy jetter des pierres, & de l'outrager s'il le rencontroit ou dans les Ruës, ou en Gondole, excepté les Festes de Ceremonie, où il est accompagné de tout le Senat & des Ambassadeurs.

Comme ils sont jaloux au dernier poinct de leur Liberté, ils ne pouvoient trouver de meilleur expediant que celuy-là, pour tenir leur Prince petit & dépendant, luy coupant par ce moyen tout le chemin qu'il pourroit prendre à un Empire plus absolu; estant impossible qu'à moins d'agir de luy-mesme, qu'il puisse ny entreprendre, ny executer aucune chose d'importance : outre que les Domestiques qui le servent luy sont donnez & payez par la Republique; & par consequent n'esperant de luy que l'honneur de le servir, ils ne sont pas gens à se contenter de si peu, & perdre les avantages qu'ils peuvent pretendre estans fidelles à ceux qui les ont placez là.

Ce n'eſt pas qu'en tout le reſte il ne ſoit reveré comme un grand Prince, qu'il n'entre en tous leurs Conſeils publics, qu'il n'y ait voix déliberative par balotte qui à cauſe de ſon rang en vaut deux, qu'il ne precede toute la Nobleſſe & le Senat, qu'il ne mette en charge tous les Officiers, qu'il ne donne les Mandemens, qu'il ne faſſe la pluſpart de toutes les Ordonnances, car il ne les fait pas toutes; mais tout cela cependant avec une telle dépendance, qu'il ne le fait jamais ſeul, & ſans l'aſſiſtance de quelqu'un deſdits Nommez pour demeurer aupres de ſa Perſonne, qui ſous pretexte de l'aſſiſter par honneur, ſont autant d'yeux qui veillent ſur toutes ſes actions. Ils éliſent toûjours les Doges les plus vieux qu'il peuvent, tant pour en ſatisfaire beaucoup en peu de temps, leur Regne eſtant fort court, qu'à cauſe qu'ils croyent que l'ardeur de Dominer, eſt comme déja

morte dans des corps cassez & usez.
Dans quatre années que je fus à leur service, je vis regner & mourir Contarini, Valiero & Pezaro.

La Ceremonie où le Doge paroist avec plus d'éclat & de majesté, est le jour celebre de l'Ascension, jour auquel il épouse la Mer avec un Anneau. Il y fait un Festin public où il ne paroist que fort tard, & fort peu de temps, & marche apres une Procession triomphante du lieu où il débarque jusqu'à l'Eglise de S. Marc.

Sans doute ce Prince paroist quelque chose de grand sur ce Vaisseau, qu'ils appellent le Bucentaure, doré jusqu'à l'eau, couvert d'un grand Baldaquin de la Pouppe à la Prouë de velours cramoisy, enrichy de broderie d'or & d'argent & d'une frange de mesme étoffe. Il est assis sur une espece de petit Trône; le Senat est rangé à ses costez & la teste nuë : luy vestu de pourpre, ayant en teste son Diadéme, qui est un Bonnet d'une fa-

façon aſſez bizare, entouré d'un Bandeau Royal blanc à l'antique. Habillement cependant qui a quelque choſe d'extrémement auguſte & majeſtueux. C'eſt ainſi qu'à peu de frais ils font regner pour un jour leur Prince; & il eſt à remarquer que durant ces grands honneurs qu'ils luy déferent, ils le font toutesfois reſſouvenir de ſa dépendance, & du peril qu'il court s'il paſſe les bornes qu'on luy a preſcrites, le faiſant paſſer entre deux Colomnes qui doivent eſtre le lieu fatal de ſon chaſtiment, s'il attentoit à la Liberté.

Peut-on donner avec plus d'adreſſe un frain à ces Eſprits imperieux & entreprenans, qui ſe laiſſant aller à la grandeur de leur Dignité, ne ſe contenteroient pas de cette mediocrité, où les Regles de la Republique veulent que l'on vive? Et peut-on endormir avec plus d'agrément cette paſſion furieuſe, qui cauſe tant de Troubles, & renverſe tant d'Eſtats?

Leur grande Politique paroiſt dan
l'Election qu'ils font de leur Prince
eſtant chez eux une Loy fondamen-
tale & inviolable, que perſonne des
Nobles ne peut arriver à cette ſu-
préme Dignité, s'il eſt marié; ſi bien
que depuis tant de Siecles, ils n'en
content que deux ou trois qui y ſoi-
ent parvenus, ayans encore leurs
Femmes. Comme ils connoiſſent l'in-
clination & le penchant extréme que
le Sexe a de vouloir regner, & de voir
tout au deſſous de luy, ils l'en ont ex-
clus par une Loy qui ne choque
point les Dames, puis qu'elles ne ſont
plus quand leurs Maris ſont Princes.
Ils ſçavent auſſi la paſſion forte que
leur Nation a pour le Sexe, qui va
juſqu'à des defferences ſerviles; &
croyent qu'un Homme, quoy que
fort Homme de bien, & dans les in-
tereſts de ſa Patrie, ne pourroit à la
longue ſe defendre & reſiſter aux
dangereuſes attaques d'une Femme
entreprenante; & comme ce ſeroit
vio-

violer les Loix Humaines & Divines, que de ſeparer ce que les unes & les autres ont joint; par un coup adroit, ils ne tombent jamais dans pas-un de ces inconveniens, ne les choiſiſſans que lors qu'ils ſont ſeuls; leurs Fils ny leurs Proches n'en ſont preſque pas plus conſiderez dans l'Eſtat, & ne vivent pas avec plus d'éclat que les autres. Ils n'ont pas la moindre marque qui les faſſe connoiſtre pour Alliez du Prince; Ils ne peuvent pas meſme conferer à toutes heures avec leurs Freres ou leurs Parens, & ne le font jamais ſans Témoins; & ſi-toſt qu'un Doge eſt éleu, il dit adieu à ſes Enfans, à ſa Maiſon, à ſa Famille, & à tout ce qu'il peut avoir de plus cher, puis que rien n'entre dans le Palais ordinaire des Ducs, que ſa ſeule Perſonne.

## CHAPITRE II.

### *Du Conſeil des Dix.*

CEux-cy ſont à proprement parler, l'Ame de cette Liberté que les venitiens ont conſervée depuis douze cens ans. Ce ſont les Poles ſur leſquels roule cette puiſſante Machine, & où certes l'on peut admirer un cours perpetuel d'une Sageſſe inépuiſable. Ce ſont les Sources d'où coulent ces Maximes qu'on n'a point veu manquer, depuis qu'elles ſont obſervées pour le ſalut de leur Patrie; & le Senat Romain quoy que plus nombreux, n'a jamais eu la force, ny l'adreſſe qui a éclaté dans ce peu de Gens qui compoſent ce petit Corps.

On les choiſit ſans brigue & ſans faveur, & tous ſont Gens conſommez dans la pratique des Affaires dés leur plus tendre jeuneſſe. A la veri-

verité ceux qu'on élit pour ce Souverain Conſeil, ſont d'ordinaire fort avancez en âge; mais il eſt bien neceſſaire que le maniment d'un Eſtat de ce poids ne ſoit pas traité par des mains peu accouſtumées à ces importantes Negotiations. Ils ſont plus Souverains en effet, que le Souverain meſme, puis que comme j'ay déja dit, ils peuvent l'accabler quand il leur plaiſt, c'eſt à dire quand le bien commún de la Republique le commandera.

Ils ont des Secrets inconcevables pour découvrir tout ce qui ſe fait dans l'Eſtat; car outre ce qu'ils appellent les *Denoncies* ſecrettes, ils en ont encore de publiques, qui donnent les Advis les plus importans; Ils en ont pour les Juremens, qui aſſeurément eſt une Loy & une Defenſe qui ne peut eſtre aſſez rigoureuſe; Ils en ont auſſi pour les Pompes, qu'ils appellent extraordinaires, qui n'eſt pas un petit poinct dans cet Eſtat opu-

lent, où la Jeuneſſe & la Nobleſſe regorge de biens ; & certainement ſi l'on n'y tenoit la main comme on fait, nous verrions bientoſt ces Veſtes & ces Barrettes noires par terre, & leurs Gentille-dones porteroient le clinquant avec autant & plus de profuſion que ne font nos Dames.

La Loy de ces Pompes eſt ſi auſtere & ſi rigoureuſe, que les Courtiſannes meſme, bien qu'au reſte fort privilegiées dans l'Eſtat, n'en ſont pas moins exemptes ; Et un des Procez qu'on leur puiſſe faire de plus grand préjudice, c'eſt de les accuſer d'avoir porté des Robes d'une étoffe trop enrichie, & par conſequent defenduë par les Edits : C'eſt par cette Politique qu'ils obſervent la mediocrité, qui a eſté le but principal de leurs Anceſtres ; c'eſt par ce moyen qu'ils empeſchent encore les deniers les plus clairs de la Republique d'eſtre tranſportez dans des Provinces étrangeres ; & enfin c'eſt l'adreſſe

dreſſe dont ils ſe ſervent pour empeſcher le luxe parmy le Sexe qui d'ordinaire eſt leur pierre d'achopement.

Ils ont encore une *Dénoncie* touchant les Affaires d'Eſtat; & celle-là eſt la plus dangereuſe, & la plus à craindre, puis qu'un Homme marqué & dénoncé par un Billet, jetté *incognito* dans la Bouche de cette fatale Dénoncé, eſt d'abord apprehendé, & eſtant confiné dans un Cachot horrible, ne ſçait, ny ne peut ſçavoir la cauſe qui l'a jetté dans ce precipice, juſqu'à ce que leur confrontant par une petite feneſtre celuy ou celle qui l'a accuſé, il ſe peut bien excuſer; mais d'ordinaire n'eſtant pas crû, veu l'extraordinaire jalouſie où ils vivent de leur Liberté, eſt condamné au Canal qu'ils appellent *Orphano*, qui eſt le lieu cruel de leur dernier Supplice; & font perir l'Accuſé de quelque condition qu'il ſoit, l'attachant ſur une Planche entre deux Barques, un Boulet de Canon

aux pieds, & l'autre à la teſte.

Ce que j'ay appellé *Denoncies*, ſont certaines Bouches cizelées hors d'œuvre dans les murailles du Palais, qui répondant à certains Canaux de pierre, dont les Senateurs du Conſeil des Dix ont les Clefs, reçoivent les Billets funeſtes, qui tous les ſoirs ſont viſitez de ces Dix principaux, ou de ceux qui parmy eux ſont en ſervice.

C'a eſté le deſſein de ces Sages Politiques qui ont étably ce Conſeil, de le multiplier juſqu'à Dix, pour en oſter l'intelligence & la partialité plus aiſément, eſtant preſque impoſſible que dans un ſi grand nombre, il ne s'y rencontre quelqu'un qui prefere l'intereſt public au ſien propre; & comme nous ne nous pouvons defendre de certaines averſions qui naiſſent avec ceux que nous voyons, ce Senat a crû que ſelon le cours humain des affections, il falloit partager les ſentimens, & les contre-balan-

lancer, ſinon par un motif genereux de la Patrie, du moins par un inſtinct inſurmontable de la Nature, qui ne nous permet pas de compatir & d'eſtre dans les ſentimens de tout le Monde.

A proprement parler, ce Magiſtrat (car c'eſt le Nom qu'on luy donne) eſt ce que nous appellons en France le Conſeil d'Eſtat Secret, où quelquefois le Prince préſide; mais il y a cela de difference, qu'en France tout ſe fait ſous le bon plaiſir du Roy, & que s'il ne peut aſſiſter luy-meſme en perſonne, il nomme quelqu'un de ſa part, que nous appellons Chef du Conſeil; là où le Doge n'eſt pas toûjours appellé dans leurs Aſſemblées; & bien loin d'y pouvoir nommer un Chef, ils ne luy communiquent que quelquefois les choſes dont ils ont traité. C'eſt l'œil vigilant de tout l'Eſtat, & qui ne dort jamais, partageant ſi également & avec une telle meſure les ſoins qu'ils doivent

vent avoir pour la Patrie, qu'à quelque heure que vous alliez au Palais, vous en voyez toûjours quelqu'un; & dans les momens de la nuit les plus avancez, ils se succedent par ordre & par heure les uns aux autres, toûjours prests d'agir, & de s'opposer à tous ceux qu'ils croiront estre leurs ennemis.

Ce sont ceux qui jugent en dernier ressort de toutes choses, & des Affaires generalement appartenantes au bien public. A eux seuls est l'authorité de chastier les Nobles Venitiens, & leur pouvoir s'étend encore bien plus loin: les Generalissimes dépendent de leurs Sentences; & apres qu'ils ont finy leur temps dans les Armées, ils se viennent soûmettre à ces Dix, & sont obligez dans les six mois prochains, de s'excuser devant ce Trône redoutable, s'ils sont accusez d'avoir abusé de leurs Charges; ou du moins de rendre compte des Deniers, Munitions, Gens de Guer-

Guerre, & entierement de tout ce qui a esté ſous leur conduite.

Le grand Pouvoir qu'ils ont, les rend venerables & redoutables; & comme le Prince meſme ne peut s'oppoſer à leurs Arreſts, cela fait qu'ils prennent un tel empire ſur les Eſprits, que le ſeul Nom des Dix fait trembler ceux qui ſe ſentent tant ſoit peu coupables. Nos Parlemens ny les Conſeils meſme d'Eſtat, n'ont pas cette force & cette vigueur, nous ne les voyons agir dans nos Païs que lentement, leur puiſſance eſt bornée & limitée, ce qui cauſe leur molleſſe; & certes s'ils ſe roidiſſoient avec la meſme fermeté & authorité contre les Méchans & les Inquiets, nous n'euſſions pas veu en France tant de Conſpirations, tant de Mutineries, & tant de Guerres cruelles, où nous meſme nous détruiſons.

## CHAPITRE III.

### *Des Sages Grands.*

ILs ſont éleus d'entre les Nobles, & aucun Citadin ne peut jamais parvenir à cette Dignité. Ils ſont choiſis pour leur merite & capacité, & leurs Charges ne ſont point venales. C'eſt à peu pres ce que nous appellons en France les Secretaires d'Eſtat. Ils ſont trois principaux qui ſont comme les Chefs, qui ouvrent & reſſerrent tous les reſſorts qui font joüer cette auguſte Machine; Le Sage de la Mer, le Sage de la Terre-ferme, & le Sage de l'Ecriture.

Celuy de la Mer diſpoſe des ordres que l'on donne pour toutes les choſes qui concernent leur Politique Maritime, & rien ne s'y paſſe qui ne ſorte de ſes mains. Il a le ſoin des Armemens, des Ravitaillemens, des Mu-

Munitions, & donne toutes les Commiſſions requiſes à cet effet : Il donne les Patentes & les Lettres à tous les Commandans de Galeres & Galions : Il donne & ſigne les Ordres neceſſaires pour ces Chefs, & a une pleine connoiſſance & puiſſance ſur tout ce qui navige.

Celuy de la Terre-ferme a le ſoin de tout ce qui ſe paſſe dans le Continent, de revoir les Comptes des Camerlingues, qui ſont comme nos Treſoriers, de faire payer & donner tous les ordres aux Milices qui ſont en Garniſon dans les Places à eux ſoûmiſes ; & generalement c'eſt à luy qu'il faut s'adreſſer pour tout ce qui touche & concerne les Affaires de Terre.

Celuy de l'Ecriture a le ſoin des Regiſtres du Conſeil, de faire ſigner les Arreſts qu'ils donnent, de ſceller les Lettres & Patentes qui ſont données aux Magiſtrats envoyez pour regir & gouverner les Provinces ; & l'on

l'on ne reçoit rien du Senat, ſoit Récompenſe, Donatif, ou Charge, qu'on ne faſſe paſſer par ſes mains. Les uns & les autres ont ſous eux d'autres Gens pour les ſoulager ; & ceux-là ſont des Citadins.

Ces Sages vont veſtus d'une Veſte d'écarlate violette à grandes manches, qui eſt la marque du grade où ils ſont.

L'on a ſeparé ces Charges en trois, que nous voyons d'ordinaire en tous les Royaumes n'eſtre poſſedées que par un ſeul ; & on l'a fait pour infirmer & affoiblir les Dignitez qui ſeroient trop puiſſantes & trop maiſtreſſes dans un corps. Ils ont chacun leur Sceau, duquel ils ſcellent les Dépeſches ſeparément, qui pourtant a la meſme empreinte.

## CHAPITRE IV.

### *Des Procurateurs.*

ON les peut appeller Princes dans la Republique, & il y en a de deux ſortes: Quelques-uns ſont éleus par le Senat, ou pour récompenſe de quelque ſervice, ou pour leur vertu & probité: D'autres achetent bien cher cet honneur; & c'eſt un des Moyens dont ſe ſert la Republique pour recevoir de l'argent dans les Neceſſitez preſſantes.

Ils aſſiſtent à tous les Conſeils, & aux Pregadis; mais n'y ayans qu'une voix comme les plus ſimples Gentils-hommes, ils n'y peuvent pas davantage que le reſte des Appellez. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent leur brigues, qui ſouvent ſelon le merite de la Perſonne, ne laiſſent pas d'eſtre fort puiſſantes, & par ce moyen ils peuvent

vent ſervir ceux qu'ils aiment.

Toutes les Nations qui ont affaire avec la Venitienne, taſchent à s'acquerir pour Patrons quelques-uns de ces Procurateurs; & les Villes de Terre-ferme ſe mettent ordinairement ſous la protection de quelqu'un de ces Seigneurs. La Nobleſſe meſme du Païs, ſe tient plus forte quand elle ſe peut dire de la Maiſon d'un de ces Princes: C'eſt ce qui donne un des principaux luſtres à cette Charge.

Dans le Senat ils ont une place au deſſus des autres, ont la meſme préeminence pour deliberer, & diſent les premiers leurs ſentimens; Mais pour tous ces avantages, leur train n'en eſt pas plus grand, & ils n'en ſont pas plus ſuivis par les ruës, pour garder inviolablement ce milieu égal qui fit l'heureux commencement de leur Republique. Il eſt vray que dans leurs Maiſons ils font bien connoiſtre ce qu'ils ſont; car elles ſont ſom-

ſomptueuſes au dernier poinct. Les Etrangers ne leur parlent point, que premierement ils n'ayent demandé Audiance ; & quand ils l'ont obtenuë, ils ſont conduits par une longue ſuite de Cameriers dans le lieu où ils la doivent recevoir. La pluſpart ſont fort fiers & peu civils : ce n'eſt pas qu'il ne s'en trouve de fort honneſtes Gens ; & dans le temps que je ſervois la Republique, un de ces Seigneurs nommé Moroſini uſoit ſi genereuſement de la pourpre de Procurateur que ſon merite luy avoit acquiſe, qu'on admiroit également en luy, la douceur de ſes mœurs, la nobleſſe de ſa Race, & les charmes dont il attiroit à ſoy les cœurs de tous ceux qui avoient beſoin de luy: Vertu à dire le vray, que peu de Nobles Venitiens connoiſſent.

Ils ſont diſtinguez du reſte par une Robe magiſtrale de meſme couleur que les Sages Grands.

Leurs Robes & leurs Habits ſont rouges : Ils portent la Veſte à grandes manches d'écarlate, entendans tous les jours la Meſſe en Ceremonie dans leur Chappelle, où aſſiſtent ceux qui ſont du Conſeil. Ce ſont des Gentilshommes de Terre-ferme, qui ſont comme ſes Aſſeſſeurs, leſquels joints avec le Podeſtat, deliberent ſur toutes les occurrences qui ſe preſentent, & par ce moyen ils donnent à cette pauvre Nobleſſe l'ombre de quelque Liberté, puis que dans les Affaires de conſequence ils ne ſont jamais appellez ; ou s'ils le ſont, & qu'ils ne ſoient pas de l'advis du Podeſtat, on leur ferme la bouche, en leur montrant un Decret du Senat confirmé par l'opinion & le ſentiment du Magiſtrat preſent.

Ils ont droict ſur tous les Priſonniers, & jugent à la vie & à la mort en dernier reſſort. Ils ont ſoin des Hoſpitaux, des Grands Chemins & des Ponts, & mettent durant leur

Cappelets à pied, avec l'Epée, & le Schiopo à la Breſſane, qui eſt une petite Arquebuſe un peu plus grande que nos Mouſquetons. Les Gardes ſont toûjours en haye & ſous les Armes à la porte du Sallon où le Podeſtat fait ſes Aſſiſes; & l'accompagnent quand il ſort, quelque part qu'il aille.

Le Senat donnant tous ces avantages à leurs Podeſtats, ne leur a pas permis de marcher en Princes pour leur hauſſer le cœur, & leur donner lieu de ſe méconnoiſtre: Comme leur puiſſance ne va tout au plus que dans quatre ou cinq lieuës, ils n'ont pas aſſez de force pour rien entreprendre; mais il l'a fait pour imprimer dans l'ame des Peuples qui luy obeïſſent, un reſpect & une veneration grande & ſoûmiſe, voyant dans la majeſté avec laquelle marche ce noble Preſident, un échantillon de la grandeur de cet auguſte Corps dont il eſt un des moindres membres.

Pour ſe gagner mieux les cœurs de ces Nobles, ils leur donnent de petites Charges, où ils n'ont le maniement d'aucune choſe, & cependant leur diſent, comme j'ay entendu moy-meſme, qu'ils veulent partager leurs Charges avec eux, & qu'ils les prient de les ſoulager; mais en effet ils s'en ſervent comme de Valets, & les font marcher tout doucement où ils veulent.

## CHAPITRE VI.

### *Des Camerlingues.*

JE devrois mettre icy un autre Magiſtrat, qu'ils appellent *Capitaine Grand*; mais comme ſa fonction eſt Politique & Militaire, je reſerve d'en parler, quand je traiteray de leur Milice, & paſſeray aux Camerlingues, qui ſont toûjours de pauvres Gentilshommes Venitiens que l'on en-

envoye dans ces Charges pour pouvoir s'acquerir quelque chose, ce qu'ils ne manquent pas de faire dans les Receptes & les Payemens qu'ils font;& le Senat à la bonté pour eux, de n'examiner pas trop leur gestion. Ils sont aussi vestus de rouge comme le Podestat, reçoivent les ordres, & du Podestat,& du Capitaine Grand, & s'acquittent leurs Billets. Quand ils s'entendent avec ces deux Magistrats, ils font mieux leurs bources, & on les continuë dans ces petites Charges, mais fort lucratives, jusques à ce que l'on connoisse qu'ils ont acquis assez de bien pour pouvoir soûtenir leurs rangs dans la Republique.

## CHAPITRE VII.

### *De leurs Ambassadeurs.*

LE but principal de leur Politique, est de s'entretenir par toutes sortes de voyes dans l'amitié des Potentats de l'Europe; & ils sont si amateurs de la tranquillité, qu'on les a veu souvent acheter bien cherement la Paix de leurs Ennemis les plus cruels. Un des plus puissans & des plus adroits moyens dont ils se servent pour nourrir & fomenter cette union avec les autres Princes, est cette mode ancienne d'Ambassadeurs qu'ils envoyent avec éclat à chaque Cour. Ils les choisissent toûjours de Race Patricienne, c'est à dire de ces anciens Senateurs, qui furent les premiers de leur Estat, & taschent de rencontrer tant qu'ils peuvent, & le merite de la Per-

Perſonne, & la nobleſſe de la Race.

Ils ont permiſſion de s'habiller à la mode des Païs où ils ſont deſtinez, & d'y vivre d'un autre air qu'ils ne font pas à Veniſe, ce que pas-un des autres Magiſtrats de la Republique n'oſeroit faire; & ils ſont d'ordinaire ſi accorts dans ces ſortes de Negotiations, qu'ils penetrent dans les plus ſecrets Cabinets des Roys, & par une Clef d'or qui eſt forgée dans le Senat, il n'y a guere de Reſſort pour ſerré qu'il ſoit dans un Conſeil Souverain, qu'ils n'ouvrent & qu'ils ne manient: l'on n'épargne rien ſur ce ſujet, & principalement ſi l'on a quelque ſoupçon.

Bien qu'il paroiſſe que ces Ambaſſadeurs ayent une pleine Puiſſance, elle eſt pourtant limitée; ils n'oſeroient ſur quelque Affaire que ce ſoit donner une derniere reſolution, qu'ils n'en ayent premierement écrit à Veniſe, & receu les ordres du Senat, qu'ils ſuivent ponctuellement.

Ils n'ont pas mesme permission d'ouvrir & lire les Pacquets & les Dépesches seuls. On leur donne certains Secretaires qui sont Citadins Venitiens, Gens que l'on choisit de grand sens, & d'experience au maniment des Affaires, qui doivent assister à l'ouverture & à la lecture de ces Lettres.

C'est un contrepoids à la Noblesse, puis qu'en quelque façon nous la voyons soûmise dans un poste si illustre à un simple Citoyen; & l'on ne peut assez admirer la prudence de ces grands Hommes qui sçavent donner des limites si propres à toutes les puissances qu'ils établissent, qu'il leur est impossible de s'attribuër une entiere Authorité.

Les Raports que font les Secretaires, soit par Lettres, soit de vive voix, sont tellement crûs au Senat, que c'est assez pour perdre un Homme, & pour fomenter la jalousie, & empescher le concert qui se pourroit trouver dans les

les Perſonnes de meſme condition employées à la meſme choſe. La Republique nomme exprés un Noble à qui elle donne l'apparence de Chef de l'Ambaſſade, & luy met à ſes coſtez un Citadin pour éclairer de pres ſes actions. C'eſt une choſe inconcevable, de voir le meſme jour de leur retour ces illuſtres Senateurs renoncer auſſi genereuſement à tout l'éclat de leur Magiſtrature, qu'ils l'avoient entrepris pour le bien de leur Patrie; marcher dans les ruës, & paroiſtre dans les Places avec la meſme modeſtie, & la meſme ſimplicité que le dernier de leurs Citoyens, Par cette ſoûmiſſion, ils gagnent les cœurs de leurs Sujets, & les obligent à obeïr auſſi aux Loix ſans contrainte & ſans murmure, puis qu'ils voyent leurs Chefs baiſſer la teſte les premiers, & ſe ſoûmettre au joug de leur Politique.

Pour ce qui eſt des Ambaſſadeurs Etrangers envoyez à Veniſe, ils les re-

reçoivent avec de grands honneurs: le Senat en Corps, en Robe rouge, les va querir en Gondole, les complimente en quelque Isle éloignée de la Ville, & les conduit avec grand Cortége de ces petits Batteaux, chaque Senateur ayant à ses costez dans la Gondole un des Gentilshommes de l'Ambassadeur.

Mais cette journée expirée, ils n'ont plus la liberté de se voir, ny de se parler, & les Ambassadeurs ne peuvent en aucune façon du monde negotier avec qui que ce soit de l'Estat. Tout se fait desormais en plein Senat, en presence du Doge, & des Conseillers & Senateurs, où ils n'ont jamais de réponse sur le champ des choses proposées; mais apres qu'ils se sont retirez, l'on va aux Voix & aux Balottes, par lesquelles on détermine ce que l'on doit répondre.

La Loy est si rigoureuse pour les Ambassadeurs, que si on sçavoit qu'un

qu'un Noble Venitien euſt parlé, non pas avec l'Ambaſſadeur ſeulement, mais avec le moindre de ſes Gens, il n'y va pas moins que de la vie au Gentilhomme, de façon qu'ils fuyent leur abord comme la veuë d'un Baſilic. Depuis vingt-ſix ans un Contarini Neveu d'un Doge, fut étranglé dans les Priſons, pour avoir eſté trouvé dans une Gondole avec un Secretaire d'Eſpagne; & un de mes Amis, Noble Venitien, appelé le Labia, qui avoit long-temps demeuré en France, dans le dernier adieu que Monſieur du Pleſſis-Beſançon fit au Senat, admirant la beauté du jeune Chevalier ſon Fils, ne ſe pût empeſcher de l'acoſter; & s'eſtant douté qu'un des Dix qui ſont toûjours aux écoutes l'avoit apperceu, il s'alla ſur le champ accuſer luy-meſme à ces redoutables Juges, & apres une ſevere reprimande, euſt enfin ſon abolition, parce qu'il avoit prevenu ſon Accuſateur.

bre dans Venise, puis que le zelé Inquisiteur ne peut rien faire ny entreprendre sans l'avis & la permission de certains Senateurs nommez pour l'assister, qui d'ordinaire comme le reste de la Nation, n'estans pas trop scrupuleux, resistent à l'ardeur de ses emportemens Catholiques. Pour couper court, toutes les Charges en Chef, dépendantes du Senat, tant Civiles que Militaires, ne sont données qu'aux seuls Nobles Venitiens; le reste des Citadins & Nobles de Terre-ferme ne peuvent aspirer aux Subalternes.

Jusqu'à l'âge de vingt & cinq ans les Nobles Venitiens ne peuvent entrer dans le Conseil. On n'a peut-estre pas toûjours cette severité pour eux, & pour peu qu'ils ayent d'Amis, ils sont receus dés la vingtiéme année: C'est là qu'ils façonnent ces nouvelles Plantes, au Gouvernement de l'Estat: c'est là qu'ils les instruisent dans la plus raffinée Politi-

litique, & les élevent dans les Affaires. Bien que l'ardeur d'une jeune Noblesse semble ne pouvoir pas s'accorder avec la froideur de ces testes blanches & courbées sous le faix de la Republique, l'on en voit pourtant resulter une si grande union de volontez, & une concorde si admirable, que l'on reconnoist que la vigueur de ces jeunes courages, n'a que ce qu'il faut d'emportement pour réchauffer le sang froid des Vieillards; & que ceux-cy n'ont de glace apparente, que ce qu'il faut pour temperer les boüillons violens de cette jeunesse.

Les Pregadis, qui sont les Conseils ordinaires où ils sont appellez, témoignent assez par leur Nom ce que c'est; car *Pregadi* en langage Venitien, ne veut dire autre chose que Conviez ou Priez. Ils s'assemblent premierement dans la Place de Saint Marc, tous en Corps, où chacun faisant sa Brigue, ou pour soy, ou pour son

ſon Amy qui aſpire à quelque Magiſtrature, ils ſe promenent & ſollicitent leur Cabale.

Il n'eſt permis qu'à eux ſeuls de ſe promener dans ce temps-là dans un certain eſpace de la Place; & ſi quelque Etranger s'avançoit juſqu'à eux, ils le repoufferoient avec violence, & luy feroient recevoir quelque inſulte. C'eſt comme un lieu ſacré tout le temps qu'ils y demeurent, qui eſt appellé du ſur-nom de *Pregadi* Il eſt le long de la façade du Palais,& s'étend en largeur juſqu'à la moitié de la Place. Ils obſervent une choſe aſſez plaiſante, mais bien adroite; & c'eſt que lors que quelqu'un qui a brigué une Dignité ſort du Conſeil, ſoit qu'il l'ait obtenuë, ou non, tous luy vont faire compliment à la ſortie, luy jurant un certain Serment uſité parmy eux, qu'ils ont fait tout leur poſſible pour le ſervir; de façon qu'un pauvre rebuté, outre l'affront qu'il a d'eſtre décheu de ſon eſperance,

rance, se voit encore necessité de recevoir une civilité de celuy qui peut-estre a esté le destructeur de son dessein; & ils ne peuvent jamais sçavoir qui leur a nuy, ou servy, veu que l'affaire se terminant par Balottes mises dans de certains Vases sans suscription ny écriture, la chose demeure tellement confuse, qu'un Oedipe n'en viendroit pas à bout.

C'a esté l'expedient le plus seur qu'on ait jamais inventé pour rendre les sentimens libres, que ces Balottes; car qui n'avoüera que quand il faut dire son sentiment en pleine assemblée, que nous avons certains motifs insurmontables, qui nous obligent de parler contre nostre conscience? ou c'est contre quelque Grand qu'on n'oseroit choquer, ou contre un Amy que l'on ne veut pas perdre, contre un Homme d'esprit dont on a affaire, ou contre un semblable qui demain nous peut rendre la pareille; mais cette façon cachée d'opiner, les met

son Amy qui aspire à quelque Magistrature, ils se promenent & sollicitent leur Cabale.

Il n'est permis qu'à eux seuls de se promener dans ce temps-là dans un certain espace de la Place ; & si quelque Etranger s'avançoit jusqu'à eux, ils le repousseroient avec violence, & luy feroient recevoir quelque insulte. C'est comme un lieu sacré tout le temps qu'ils y demeurent, qui est appellé du sur-nom de *Pregadi* il est le long de la façade du Palais, & s'étend en largeur jusqu'à la moitié de la Place. Ils observent une chose assez plaisante, mais bien adroite; & c'est que lors que quelqu'un qui a brigué une Dignité sort du Conseil, soit qu'il l'ait obtenuë, ou non, tou[illegible] luy vont faire compliment à la sorti[illegible] luy jurant un certain Serment usi[illegible] parmy eux, qu'ils [illegible] tout le possible pour le [illegible] de fa[illegible] qu'un pauvre reb[illegible] qu'il a d'estre [illegible]

ment de se voir au dessous des autres, & par ce moyen entretiennent leur Noblesse dans sa force & dans son lustre.

Sous leurs Vestes noires, ils sont tous vestus à la Françoise, & fort proprement, & toute la jeune Noblesse a une aversion à cette sorte d'habit long qu'ils sont obligez de porter; il faut pourtant qu'ils s'y accommodent, s'habituans à la mode de leurs Païs; Ils la gardent jusqu'à la mort, quand ils vont à la Campagne, dans les Villes de Terre-ferme, ou dans leurs Maisons de plaisance; mais hors la Ville, ils sont à la Cavaliere, ou à Cheval, ou en Carrosse, suivis d'un tas de Coquins, qu'ils appellent *Bravi*, souvent par vanité, mais quelquefois aussi par necessité; car comme ils sont tous hauts à la main, à peine s'en trouve-t'il quelqu'un qui n'ait quelque méchante affaire: Et comme en ce Païs le courage ne gist pas à faire une bonne action,

action, mais à se défaire de son ennemy ; pour n'estre pas surpris, & pouvoir surprendre les autres, ils marchent accompagnez de ces Bandoliers ; mais en Ville ils marchent seuls, & les Braves ne paroissent jamais que dans leurs Maisons.

L'on ne s'oppose jamais à la débauche de la jeune Noblesse ; on semble mesme la vouloir fomenter par la permission que les Courtisannes ont de tenir impunément Maison publique ; mais pourtant dans un Quartier separé. On n'ignore point dans le Senat, qu'un Voluptueux ne songe qu'à ses plaisirs ; & qu'un dupé par les artifices d'une Courtisanne, n'a de pensée que pour sa perte, pourveu qu'il ne minute point celles des autres ; & qu'aveuglé de cette passion, il n'ait pas d'autre veuë que celle qui le conduit chez sa bien aimée. Ces sages Politiques laissent exprés évaporer les flâmes d'une jeunesse entre les bras de ces Idoles, & étouf

étouffent par un doux poiſon ces Eſprits boüillans, qui pouroient renverſer l'Eſtat par leurs ſaillies. Depuis ce fameux Tiepolo; l'on n'a point découvert de conſpiration formée, aſſez forte pour faire rien craindre à la Republique; & ſi quelqu'un en a veu naiſtre, on l'a d'abord accablée, & étouffée dés ſa naiſſance comme un miſerable avorton.

La pluſpart ſont tres-grands Joüeurs, mais tres-fins & tres-ſubtils; ils ont de certains Lieux deſtinez à cet effet, qu'ils appellent *Ridotti*, ou Reduits, là où ils s'aſſemblent, & ſans dire pas-un mot, non plus que des Statuës, ils perdent & gagnent avec la meſme froideur. Celuy qui tient la table à tous venans, eſt d'ordinaire un Senateur; de façon que meſme dans les Jeux ils ont devant les yeux un de leurs Juges. Ils ne s'adonnent à aucun exercice du Corps, & meſme les mépriſent; & je croy qu'on les éleve dans
cette

cette vie faineante, de peur de réveiller ces esprits letargiques, qui s'ensevelissent dans l'assurance des voluptez.

## CHAPITRE IX.

### *Des Gentil-dones.*

PUis qu'elles composent une des principales parties de la Noblesse du Païs, j'ay crû qu'il me seroit permis de faire une petite digression vers elles, & dire un mot en passant de leurs coûtumes.

Elles sont de leur naturel extrémement superbes & fieres, & ne croyent pas qu'il y ait dans le monde d'autre Noblesse que la leur. Elles ne se mesalliënt jamais, & elles se jettent plûtost dans des Convents où elles ont toute sorte de liberté, que de se resoudre à un Mariage inégal. Dans leurs Maisons elles sont somp-

pteu-

pteusement vestuës de brocatel, & d'autres riches étoffes, & s'habillent & se mettent toutes à la Françoise. Quand elles sortent en public, elles sont fort modestement, mais cependant tres-proprement vestuës; elles portent toutes la gorge découverte, qu'elles ont pleine & belle, & se coëffent à nostre mode, avec autant de curiosité que nos Françoises. Du temps que Madame de Besançon estoit à Venise, elles s'étudioient fort à la copier, & recherchoient avec soin toutes les modes qu'elle avoit apporté de France.

Les Beautez languissantes ne sont pas les plus estimées, elles prisent plus la vivacité que la douceur; & une Brune brillante & fournie plaist davantage en ce Païs, qu'une Blonde mourante & mince; elles affectent une certaine rougeur sur leurs gorges & dans leurs visages, qui d'abord choque les yeux des Etrangers. Elles sont extrémement resserrées chez el-

les;

les ; mais elles inventent tant de moyens pour ſe donner un peu de liberté, qu'excepté qu'on ne les viſite pas chez elles, on les peut voir preſque tous les jours : elles ont certaines Feſtes affectées toutes les ſemaines, où elles ſe rendent dans des Egliſes ſous pretexte de prier pour le bien public, ou d'une affection particuliere à certain Saint ; & là derriere des piliers, les Nobles ſont à la queſte des œillades qu'ils dérobent avec une accortiſe propre à cette Nation extraordinairement diſcrette.

Certaines Camerieres aſſez fantaſquement & aſſez groſſierement veſtuës, les ſuivent & les ſoûtiennent, & c'eſt par le moyen de ces Suivantes qu'on va quelquefois juſqu'à elles dans le temps où elles joüiſſent plus librement d'elles-meſmes, & où elles ſe peuvent promener. C'eſt depuis les Roys juſqu'à la premiere ſemaine de Careſme, qui eſt un Carnaval perpetuel, qu'elles ont

licence

licence d'aller traveſties à la Place de S. Marc, de ſe trouver aux Aſſemblées, d'aller au Bal & aux Jeux, où l'on danſe d'une façon plaiſante; elles n'oſeroient durant ce temps refuſer la main à un Maſque, de peur de refuſer quelque Noble traveſty, qui ſeroit parmy eux un tres-grand affront. Elles ſe tiennent dans ces Aſſemblées, aſſiſes tout de rang ſans dire preſque une parole; Et quand on les mene danſer, il faut prendre garde de ne preſenter pas la main nuë, autrement on courroit riſque de quelque affront, & meſme d'une *Stillettade*, ou coup de Poignard. Leur Danſe eſt un marcher grave & lent, de chambre en chambre, juſqu'à ce que l'on ſoit retourné au lieu où on les a priſes. Les Inſtrumens n'y manquent pas; mais tellement diſpoſez dans chaque Appartement, que l'on n'entend qu'une ſeule melodie. Dans l'une il y aura un Theorbe, dans l'autre une Angelique; dans

celle-cy une Epinette, dans celle-la un Violon & un Ciſtre; & ainſi autant de changemens que vous faites de Chambres, vous trouvez autant de changemens de tons & de nottes.

Leurs Jeux ſont un eternel *tacet*; car vous verrez le long d'une grande Table cinquante ou ſoixante Gentil-dones, manier des Cartes, avec un ſilence de Statuë, & donner leur argent avec une ſi grande indiferen-ce, qu'elles ne changent pas meſme de couleur. J'ay eſté pluſieurs fois à ces ſortes d'Aſſemblées, exprés pour apprendre ce Jeu, qui va extremément viſte: mais comme elles ne parlent jamais, il me fut impoſſible d'y rien comprendre.

Outre toutes ces Feſtes, elles ont encore la meſme liberté aux Epouſailles de leurs Parens, à certains jours qu'elles appellent *Procuratici*; & quand la Republique fait quelques Solemnitez pour des Victoires remportées. Chez elles, elles s'amu-

mufent par divertiffement à faire leurs *Punti in aria*, qui font ces Poincts de Venife fi eftimez en France.

Leurs Carroffes font leurs Gondoles, Batteaux fort aifez & fort viftes, dont il eft prefque impoffible de faire une defcription qui les reprefente à noftre imagination. Tout le long de l'Efté, elles vont fur le grand Canal au deffus du *Pontrealte* à la Promenade; Elles appellent ce Divertiffement, prendre le frais. Les Gondoles vont avec une telle viteffe, que bien que la Mer du Canal y foit fort calme; cependant par l'agitation violente des Rameurs & des Batteaux qui volent pour ainfi dire, elle s'enfle & s'irrite fi fort, qu'elle femble menacer avec fes écumes & fes vagues ceux qui la veulent braver. Ce qui eft de plus admirable, c'eft l'adreffe des Gondoliers, qui parmy une fi grande multitude, & une confufion fi mélée de Batteaux, ne s'en-

tre-choquent jamais, quelques détours qu'ils fassent ; & suivent si justement, sans faire paroistre pourtant aucune affectation, la Barque qui porte la Bien-aimée, que malgré le desordre d'une infinité de traverses, ils se rencontrent toûjours aux occasions où la prunelle jouë son jeu.

L'on pourroit icy faire une reflexion sur les Esprits deffians de cette Nation, & admirer comment dans de certaines rencontres, ils sçavent pourtant vaincre & fouler aux pieds une passion qui est chez eux la Dominante. Ils connoissent parfaitement la complexion du Sexe, qui se roidit plus fort contre les choses defenduës, & pour cela ils relaschent un peu de la jalousie & severité d'Italie, & leurs laissent joüir d'une image de Liberté, pour ne cabrer pas des Esprits capables de prendre feu, & leur donner de mauvais quarts d'heures.

## CHAPITRE X.

### *Des Citadins.*

JE les mets apres les Nobles, avant que parler de l'Eſtat de Terre-ferme, & à cauſe qu'ils ſe diſent auſſi du nombre, s'appellans Nobles Citadins. A moins que d'étre fort accouſtumé & fort connoiſſant, il eſt impoſſible de les diſcerner d'avec les Gentilshommes; ils vont veſtus de la meſme façon, & n'ont rien plus les uns que les autres. Il eſt vray que quand on a pratiqué la Nobleſſe, & qu'on connoiſt l'eſprit & le genie qui les poſſede, on en fait aiſément le diſcernement. Les Citadins n'ont pas la teſte ſi élevée, ny le front ſi découvert; leur contenance n'eſt pas ſi libre, ils ont la veuë un peu plus baſſe, & ſaluënt avec plus de ſoûmiſſion.

Ils ſont tous Gens d'eſprit, & d'un jugement profond, ayant de fort grandes intelligences dans les Païs Etrangers; Ils ſont riches & ménagers, ils ne font & n'exercent aucun Meſtier; mais ſeulement ſe font Portionnaires avec les Trafiquans en gros. Leur Commerce principal eſt avec les Juifs, qui ont dans Veniſe un Quartier ſeparé. Ils ſont à proprement parler les premiers du Peuple, & les Nobles les ont aſſociez à eux par la conformité des Veſtemens, pour trois raiſons.

La premiere, pour les attirer davantage à eux, & leur faire ſouffrir avec plus de quietude le joug ſevere & l'empire abſolu du Senat, en les honorant du meſme Veſtement que les propres Senateurs, & pour endormir par ce moyen la Commune, qui croyant partager avec les Nobles dans leurs Citoyens l'eſtat & le maniment des choſes, n'ont de tout cela qu'une Robe.

L'autre, pour cacher aux yeux des Etrangers le veritable nombre des Gentilshommes, & le faire croire plus grand qu'il n'eſt, & oſter par ce moyen l'envie que l'on pourroit prendre de les attaquer.

La derniere, que je croy la plus forte, eſt pour ſe cacher pour ainſi dire parmy la foule, & ne donner pas de priſe ſi ouverte & ſi aſſeurée contr'eux, à qui entreprendroit de les exterminer; veu que ſi on ne les attaquoit qu'à la ſeule marque de leurs Veſtemens, l'on enveloperoit dans la meſme ruine, le Citoyen & le Noble; choſe qui deviendroit impoſſible, veu le grand nombre des uns & des autres; & ainſi ces Citadins ſont comme les Boucliers dont la Nobleſſe ſe couvre.

Ils n'entrent jamais dans les grandes Charges, & ne manient rien de la Republique, que ſous un Gentilhomme Venitien. On les fait Secretaires des Generaliſſimes, des Am-

baſſadeurs, & des Provediteurs Generaux. Ils ſont receus dans le Barreau, & vont volontiers ſur les Vaiſſeaux de la Republique ; & ce qui fait qu'ils croyent avoir grande part dans l'Eſtat, c'eſt qu'ils ſont nommez aux Charges par le Conſeil, & qu'en effet on ne les employe aupres de perſonne, que comme des Surveillans.

## CHAPITRE XI.

### *Des Nobles de Terre-ferme.*

C'Eſt une des choſes qui ſurprend le plus les Etrangers, que la ſoûmiſſion, & pour ainſi dire la baſſeſſe que ces Nobles ont pour les Venitiens, qui va juſqu'à une telle veneration, qu'ils ne ſe couvriroient jamais devant le moindre d'eux, que par des commandemens reïterez. Ils ne laiſſent pourtant pas d'eſtre en quel-

quelque estime dans le Païs; mais dans la Ville, ils ne sont non plus considerez que le moindre des Artisans.

On les tient dans une telle servitude, qu'ils ne possedent aucune Magistrature, ny aucune Dignité qui ait éclat dans la Republique. Ils ne sont jamais appellez dans les Conseils d'Estat, & n'ont pas plus de connoissance de ce qui s'y passe, que le plus vil Pescheur de Moran. On les nourrit exprès dans cette ignorance & dans cet éloignement des Affaires, pour les tenir toûjours bas, & ne les faire aller de pair à compagnon avec ceux qui doivent estre leurs Maistres; car comme ils sont d'un esprit entreprenant, vif, desireux de nouveautez, & peu fidelles, si on leur laissoit avancer un pied, ils y mettroient bientost tout le corps, & connoistroient à la fin que sous ce masque de Liberté, ils sont en effet comme des Esclaves. La Republi-

que a une telle défiance de ces Messieurs, qu'il n'y a point d'expedient qu'elle ne mette en œuvre, pour leur dérober la connoissance de leur servitude & les mettre hors d'estat de s'en pouvoir relever.

Pour ne les pas desesperer tout à fait, les Souverains Magistrats envoyez du Senat pour les gouverner, les appellent aupres d'eux, leur confient en apparence les Affaires, leur permettent comme j'ay déja dit de prendre le titre de Conseillers; ils les font Arbitres des petits Differens qui naissent dans leur Ville, leur communiquent les premiers les ordres du Senat, qu'il faut pourtant qu'ils suivent aveuglement, & leur donnent de petites Charges, qui sont plus serviles qu'honnorables. Ils les entretiennent cependant par ces fausses apparences; & ces pauvres Gentilshommes se retirent aussi contens chez eux avec un *Adio à Vosignoria*, comme si en effet ils estoient appellez

appellez aux plus hauts Ministeres.

Ce sont la pluspart Gens implacables, & qui tiennent pour axiome, que l'on ne doit jamais *fidarsi al nemico reconciliato.* Ils sont si enracinez dans la vengeance, que dans toutes les Villes de l'Estat l'on ne voit que de perpetuelles Guerres Civiles. Les Bressans entr'autres, & les Vincentins, sont d'une humeur si farouche que l'habitude que l'on a de voir à tous momens des Assassinats, n'en attire pas l'Artisan hors de sa Boutique; & l'on tire si peu à faux dans ces lieux, qu'au bruit d'une harquebusade, les plus pieux ostans leurs Bonnets, disent pour l'Assassiné une petite Priere. Le desordre va plus loin; les Meres & les Peres y nourrissent & instruisent leurs Enfans, & leur montrant tous les soirs & tous les matins les Chemises ensanglantées de leurs Parens assassinez, excitent dans ces jeunes Ames, & y font

 croi-

croiſtre avec l'âge, un deſir ſi violent de vengeance, qu'ils ne reſpirent qu'apres la mort de celuy qu'on leur a dit eſtre leur Ennemy.

Cette licence ſeroit encor un peu pardonnable, s'ils y procedoient par les voyes d'honneur; je les appelle voyes d'honneur; car les Princes, quoy qu'ils les defendent, ne peuvent pourtant s'empeſcher de témoigner le ſentiment diferent qu'ils font de l'acceptant ou du refuſant: mais ils y vont par des voyes ſi lâches, que le recit en fait horreur. Ils entretiennent dans leurs Maiſons des Garniſons de Bandoliers, qui toûjours armez juſqu'aux dents, ſont quelquefois les inſtrumens perfides de la mort de ceux qu'ils doivent defendre. En verité ces Nobles menent une vie mille fois pire que les Galleriens, puis qu'à ceux-cy quelquefois la peine ceſſe, & à ceux-là jamais. Le plus auſtere Chartreux n'a pas plus de peine a ſouffrir ſa Haire & ſon

ſon Cilice, que ces Meſſieurs en ont à porter leurs Jaques de Maille, & leurs Corſelets, que le plus ſouvent ils veſtent ſur la chair nuë pour les cacher davantage. Ils vivent dans une cruelle inquietude, augmentée & par la paſſion de ſe vanger, & par la peur d'eſtre primez; & leur défiance eſt ſi extréme, que leurs plus proches ont ſouvent paſſé par leurs mains dans les alarmes qu'ils ſe ſont donnez eux-meſmes.

Pour leurs Femmes, ils les traitent comme des Criminelles au premier chef, quelque ſages ou vertueuſes qu'elles ſoient; les tiennent ſerrées dans des Chambres reculées, armées de pointes & de grilles de fer; leur defendent la converſation d'Ames qui vivent; ne les font ſervir que par des Femmes; & ſi elles ne ſe gouvernent avec la derniere ſeverité, il n'y va pas moins que de la vie. Ils ſont ſi jaloux ſur ce poinct, qu'ils expiënt meſme dans le ſang de leurs

leurs Parentes le pretendu affront qu'ils croyent avoir receu, & dont ils s'imaginent que leur Famille soit soüillée; mais avec tout cela elles sont toûjours Femmes, & Femmes Italiennes.

Voila à peu pres le genre de vie de ceux que l'on appelle Nobles de Terre-ferme. Quelqu'un me dira peut-estre qu'il s'étonne comment un Senat si prudent, si puissant, & si sage, souffre des desordres si abominables dans son sein. C'est icy où est le plus fin de leur Domination politique; ils les nourrissent à dessein dans cette confusion, ou pour mieux dire ils ne s'opposent pas à ces Furies, afin qu'estant toutes employées contre eux-mesmes, elles ne fassent pas d'autres saillies plus dommageables. Ils sçavent parfaitement qu'où regne une division si enracinée, l'on n'y peut jamais voir naistre de concorde & d'union; chose que la Republique apprehende comme la sappe

pe infaillible de tous ses fondemens, puis que s'ils estoient bien unis ensemble, comme ils composeroient un Corps fort considerable, il leur seroit fort aisé de gourmander ceux qui les maistrisent, & de faire tomber ceux qui sont sur leurs testes. L'on dit agreablement dans Venise, que ce grand Corps, comme il est chargé d'humeurs noires & violentes, a besoin de frequentes saignées, & qu'il épargne la peine de luy appliquer les remedes necessaires, puis que de soy-mesme il a la vertu de se purger. Outre ces premiers avantages que la Republique tire de ces inimitiez, elle en reçoit encor un dont elle se sert admirablement dans le besoin, qui est de declarer rebelle & infame le Noble de Terre-ferme, qui apres avoir satisfait pleinement à ses appétits, s'estre saoulé du sang de ses Ennemis, commence à paroistre redoutable dans le Païs par l'escorte de ces Braves, & par la quantité des cri-

crimes qu'il a commis. Alors comme le Senat ſçait que l'on n'arrive jamais à cette tyrannie ſans s'eſtre fait des Ennemis ſans nombre, il bannit ce redouté Criminel, le prive de l'honneur & de ſes biens, met ſa Teſte à l'enchere; & priant tous les Païs circonvoiſins de prendre en main le ſoûtien de la Juſtice, engage tout le monde dans ſa Cauſe, & reduit ce petit Tyran à vivre fort caché, ou par le dernier deſeſpoir à ſe jetter à la Campagne; & de là vient ce grand nombre de Bandits que nous voyons par tout le Païs. Maxime adroite de donner cours aux vitieux pour les rendre inſolens & haïs, & les étouffer apres avec l'univerſelle approbation, & s'acquerir par ce châtiment le ſurnom de juſtes dans les eſprits des Peuples qui ne voyent que l'écorce; & plus adroite encore pour ruiner toutes les Puiſſances de Terre-ferme, & détruire les Grands de leurs Provinces.

## CHAPITRE XII.

*Diſcours particulier ſur quelques-unes de leurs Maximes.*

CE que la pluſpart du monde croit eſtre leur Treſor, n'eſt rien moins que ce qu'il penſe: L'on s'imagine qu'il conſiſte dans un grand amas de finances en quelque lieu ſerré & caché, & que c'eſt d'où ils puiſent cet or & cet argent immenſe qu'ils n'épargnent point pour leur conſervation. Les Coffres & les Cabinets où ſe logent ces Treſors, ſont les cœurs de leurs Nobles & de leurs Citadins dans les beſoins extrémes de la Republique. C'eſt là que l'on trouve des Sources qui ne tariſſent jamais; l'amour de la Patrie, & la peur de ſe voir ſoûmis aux Etrangers, leur font fouler aux pieds toutes conſiderations de leur propre in-

intereſt, que d'ailleurs ils cheriſſent fort, & leur font ouvrir les mains pour ne pas perdre leurs Corps. Apres la mort du vaillant Marcello, la perte de Tenedos, & l'accident fatal qui déroba à la Victoire & à la Republique l'Illuſtre & l'Invincible Mocenigo pertes toutes conſiderables & d'un grand poids, cet Eſtat comme étourdy de ces ſecouſſes, & languiſſant par des playes ſi ſanglantes, euſt pourtant aſſez de cœur pour ne chercher point ailleurs ſon ſecours; & le brave Pezaro qui fut depuis éleu Doge, fut le premier qui dans cette conſternation publique releva les courages abatus par une genereuſe exhortation & un plus genereux exemple, offrant au Senat tous ſes revenus pour cinq ans, qui n'eſtoient pas moins de ſoixante mille Ducats par an. Cette propoſition heroïque fortifia les plus irréſolus, encouragea les plus timides, & donna des reſources à cet Eſtat que l'on

l'on ne verra jamais périr que par luy-meſme. Comme les Citadins ſont jaloux de paroiſtre auſſi zelez pour le bien public, que les Nobles meſme, ils n'épargnent rien dans les extrémitez,& ſacrifient tout ce qu'ils ont pour le ſalut de leur Republique.

Pour faire executer les ordres du Senat plus efficacement, ils ont à Veniſe un Grand Prevoſt veſtu d'une longue Veſte rouge, qu'ils appellent *Conteſtabile*, qui toûjours accompagné d'un bon nombre de Sbires, qui ſont comme nos Archers, reprime l'inſolence des fripons, & fait vivre le Peuple en ſeureté. Les Sbires pourtant n'oſeroient mettre la main ſur un Honneſte Homme; & quand ils s'en veulent ſaiſir, ils luy jettent un manteau ſur la teſte, & l'envelopant de cette façon, l'emportent comme un Corps mort dans les Priſons. Cette Charge de *Sbiri* eſt ſi miſerable, qu'un Noble, Citadin, ou Etranger, tant ſoit peu de condition,

peut

peut impunément poignarder un de ces Archers, pour peu qu'ils prouvent qu'ils en ayent esté offensez.

Les Gondoles & les Canaux sont des Lieux sacrez, où l'on est comme dans un Refuge; & l'on n'oseroit y avoir attaqué qui que ce soit; la Justice mesme y perd sa force, & un Criminel sur l'eau est hors de prises de tous les Sergens. Les Maisons des Ambassadeurs ont les mesmes privileges; & c'est assez qu'un Bandy, de quelque qualité qu'il soit, ait touché le suëil de la porte d'un Ambassadeur, pour estre à l'abry de toutes sortes de violences: il y a mesme de certaines Bornes fort religieusement gardées, dans lesquelles on ne leur peut faire aucune insulte; mais si on les peut saisir hors de ces Aziles, ils sont sujets aux Loix, & chastiez. Les armes à feu sont si absolument defenduës dans la Ville de Venise, que c'est un crime irrémissible d'en porter; & celuy qui s'en est servy, est

ſur le champ puny de mort, ſi on le peut apprehender. La rigueur qu'ils y apportent, eſt une Politique qui les met à couvert des aſſaſſinats qui ſeroient autrement fort frequens dans ce lieu-là. Le coup du *Stilet*, petit Poignard Italien que les Nobles & Citadins portent derriere leur Robe, n'eſt pas ſi criminel; mais comme c'eſt un jeu de Corps à Corps, & que les coups ſont preſtes & mutuels, ces Meſſieurs qui n'aiment pas trop le hazard, ne riſquent pas leurs vengeances dans un Combat, qui dans ſon égalité pourroit auſſi-toſt les faire périr que leur Ennemy. Juſqu'à preſent nous ne nous ſommes promenez que dans les Villes paiſibles des Païs où une vieille Paix a étably ſon Empire: nous avons conduit nos Magiſtrats dans des lieux où ils eſtoient nommez pour Chefs; nous les y avons un peu conſiderez; & dans une diverſité ſi grande d'âge, d'humeurs, & de qualitez, nous n'avons pour-

pourtant rien veu qui ne ſemble ſortir du ſein meſme de la Concorde. Un bruit confus de Tambours & de Trompettes, où des voix ſouvent redoublées ſe meſlent, m'appelle juſques à Lio, Iſle deſtinée pour les Embarquemens de la Soldateſque; ſans doute ils vont à la guerre. Ces Galeres & ces grands Galions tous couverts de flâmes & de banderolles, me font croire que le General s'embarque, & que quelque entrepriſe de ces vaillans Hommes leur met les armes à la main. J'aurois honte de n'eſtre pas Soldat parmy ces Braves; & puis qu'autrefois j'ay appris mon Meſtier chez eux, je ne puis ſans lâcheté les laiſſer, & ne les pas ſuivre: mais cependant que les Soldats & les Officiers ſe preparent à l'Embarquement, & que ces Nobles Guerriers vont faire leurs adieux à ce qu'ils aiment, j'auray le temps de dire un mot de leur Politique Militaire.

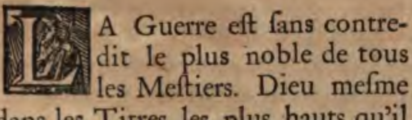


# LA POLITIQUE MILITAIRE DES VENITIENS,

*SECONDE PARTIE.*

## CHAPITRE PREMIER.

### *De la Milice Venitienne en general.*



LA Guerre eſt ſans contredit le plus noble de tous les Meſtiers. Dieu meſme dans les Titres les plus hauts qu'il s'eſt donné dans l'Ecriture, affecte pluſieurs fois, comme par excel-lence,

lence, celuy de Dieu des Batailles; & l'arme dont il s'eſt ſervy le plus ſouvent pour terraſſer les Rebelles & les Impies, a eſté l'Epée, qui diſtingue encore à preſent le Soldat d'avec le reſte des Peuples. Les Roys qui portent ſur leur front ſon Image, veulent auſſi porter ce Nom, & preferent le Titre d'Invincibles à toutes les autres loüanges qu'on leur donne; & la Nobleſſe ne ſeroit pas nommée le Bras droit des Potentats, ſi de ſoy-meſme elle n'eſtoit brave & vaillante.

La Bravoure, qui ſemble porter dans les périls ce grand nombre de Gentilshommes de France, comme elle eſt Volontaire, eſt auſſi plus eſtimée: celle qui anime les Nobles Venitiens, eſt comme une neceſſité indiſpenſable, puis qu'eſtans les ſeuls Chefs de tout l'Eſtat, & jaloux au dernier poinct de leur liberté, ils n'oſent mettre en des mains étrangeres le maniment d'une Epée qui leur pour-

pourroit nuire, ils y ſont pourtant quelquefois forcez, mais c'eſt avec de telles précautions, qu'ils ſemblent plutoſt lier les bras dont ils ſe ſervent que les armer. Pour connoiſtre avec moins d'obſcurité, & enviſager avec plus d'ordre leur Politique Militaire, parlons premierement de leurs Chefs.

## CHAPITRE II.

### *Du Generaliſſime.*

L'Authorité de ce Chef eſt ſi grande & ſi abſoluë depuis qu'il eſt monté ſur ſa Galere, que la Republique n'a preſque rien à voir ſur ſes actions pendant le temps de ſon Gouvernement, qui eſt de trois ans. Sa Chambre de Poupe eſt un autre petit Senat, d'où ſortent tous les ordres qui regardent la Guerre: Celuy-cy ſe pourroit dire en quelque

façon indépendant, ſi apres les trois années de ſon petit Regne, il ne ſe falloit venir ſoûmettre aux Senateurs du Conſeil des Dix, répondre à toutes les choſes qu'on luy peut imputer, rendre un compte exact de toutes ſes actions, & ſe purger enfin des Accuſations qu'on luy peut faire, pour ſe voir chaſtié s'il a mal uſé de ſon Authorité, avec la meſme ſeverité que le moindre de l'Eſtat. Cette pourpre éclatante dont il eſt reveſtu, n'a pas plutoſt finy ſon cours, qu'on luy voit ſucceder la Veſte, le Sac, & la Barrette noire; & d'ordinaire il ne luy reſte de ce grand honneur, s'il a quelque ennemy, ou que ce ne ſoit pas un Homme d'une humeur agreable & engageante, qu'un honteux chaſtiment des mains de Meſſieurs des Dix.

Bien qu'il y ait pluſieurs Generaux dans l'Armée Venitienne, ils ſont pourtant tous tellement dépendans de ce Souverain, que c'eſt aſſez qu'il

leur commande pour leur faire à tous baiſſer la teſte & executer ſes ordres; bien loin de cette couſtume que je voy pratiquer dans le reſte de l'Europe, où on affoiblit tellement un Corps d'Armée par les divers Generaux indépendans que l'on met à ſa teſte, qu'il eſt plutoſt démembré que commandé. Il eſt trop difficile de conſerver une union parfaite entre deux qui partagent une meſme Charge, s'ils ſont tous deux Soldats & Gens de cœur : la peur d'eſtre moins eſtimez que leurs concurrens les fait tout hazarder à tuë teſte, & chercher avidement les perils pour ſe dérober l'un à l'autre l'honneur de s'y eſtre trouvez. S'ils ſont l'un brave & actif, & l'autre lent & timide, comment de deux humeurs ſi differentes pourra-t'on jamais faire naiſtre & executer un deſſein à l'avantage & à l'honneur de l'Eſtat ? Nous avons veu dans nos dernieres Guerres des Exemples ſi domma-

geables de cette ſorte de diviſions, que plus d'une Armée a eſté défaite, ou a couru riſque, pour n'avoir pas eſté ſecouruë aſſez à propos par celle qui bien que ſeparée, ne devoit pourtant faire qu'un meſme Corps, puis qu'elle n'avoit les armes à la main que pour les meſmes Intereſts. L'aiſe de voir battre ſon Rival, ne permet pas quelquefois de le tirer d'un mauvais pas, & l'on triomphe de ſon malheur. Les Guerres de Mer dépendent beaucoup plus de la Fortune & du Hazard, que celles de Terre, où la prévoyance, la diligence & la connoiſſance du Païs, ſont pour ainſi dire les trois Mobiles qui font rouler avec aſſeurance nos Armées. Il faut dans les Changemens ſubits & prompts qui arrivent à toute heure, uſer d'une ſoudaine & prompte Deliberation; là où s'il falloit s'amuſer à conteſter avec ſon Camarade quelque temps ſur le oüy ou le non, un Changement de Vent,
une

une Marée perduë pour une Sixte d'heure plus tard, nous mettroit dans une impoſſibilité irémediable d'executer noſtre entrepriſe, & en peril de ſuccomber avec perte de noſtre honneur, où un moment plutoſt nous faiſoit infailliblement victorieux. Ces conſiderations ont fait que la Republique s'eſt relâchée ſi avant entre les mains de ſon Generaliſſime, qui peut attaquer ou combattre, & faire toutes les entrepriſes qu'il croira honnorables & avantageuſes à l'Eſtat.

Le but principal de ce Chef eſt d'empeſcher de toutes ſes forces la Deſcente de l'Armée Otomane, de la Mer Blanche dans l'Archipel; & pour ce ſujet ayant fait un Gros de tous ſes Vaiſſeaux, il les poſte comme une embuſcade derriere certaines Iſles deſertes, dont cette Mer eſt toute pleine, & va le plus ſouvent avec toute ſon Armée prendre ſon poſte au deſſous de la Courante des

Chateaux, lieu étroit, par où de necessité il faut que l'Armée des Turcs se jette dans l'Archipel ; ce qu'elle ne peut faire sans desordre, veu l'étrange effort que fait la Mer trop resserrée en cet endroit. Le Tenedos leur estoit une commodité incomparable, où toute leur Armée se pouvoit mettre à couvert, & de là assaillir avec avantage les Ennemis ; mais la lâche trahison d'un des leurs, leur a fait perdre ce Poste, qui estoit de la derniere importance pour le bien universel de la Chrestienté. J'estois à leur service quand ce malheur arriva, & je sçay parfaitement toutes les Particularitez de cette infame action. Les Testes de quatre à cinq cens pauvres Soldats, presque tous François, mises en parade sur les Murailles de la Forteresse, crient encore vengeance de la perfidie qui les livra entre les mains de ces Barbares.

La place du Generalissime dans une Attaque, est la teste de toute son

Ar-

Armée. Il eſt devancé du ſeul General du Golfe, qui toûjours donne le premier : J'en diray la raiſon quand nous ſerons arrivez à luy. La Galere Generale eſt tout à fait ſuperbe ; & celle qui a ſervy à un, ne ſert pas à ſon Succeſſeur. Les Generaux Venitiens ne reſſemblent pas mal à cette noble idée des anciens Conſuls, que les Hiſtoriens nous ont laiſſée dans leurs Ecrits, puis qu'ils marchent toûjours en Robe, & qu'ils ne quittent pas meſme dans le Combat cet Habit majeſtueux. Ils ſont d'ordinaire fermes & reſolus ; car s'ils n'agiſſent pas en Gens de bien, ils ſont aſſeurez d'un chaſtiment rigoureux. On les élit de tout âge, & c'eſt aſſez qu'ils en ayent le merite & la capacité pour y eſtre élevez. Ce Brave Mocenigo, que nous vimes perir à la teſte des Siens, avoit à peine trente-cinq ans ; & ſi le malheur l'euſt épargné, ſes deſſeins qui eſtoient grands, mais faciles à ce

grand cœur, euſſent eu indubitablement le ſuccez que ſa vertu meritoit. Il y euſt des fautes conſiderables dans cette Attaque; bien des Gens furent condamnez par la bouche des anciens Capitaines, que j'écoutois attentivement ſur ce ſujet. La Balotte eſt celle qui élit & nomme le Chef, & chacun dit ſon ſentiment avec la petite Boule, comme j'ay déja expliqué. La Brigue des jeunes Gentilshommes en ces rencontres n'eſt pas la moindre; car dans l'élection du Mocenigo, bien que les Anciens ne s'y portaſſent pas d'abord, cependant la Jeuneſſe fit un ſi grand effort, qu'elle l'emporta.

Cette Charge n'eſt pas perpetuelle dans la Republique; ils ne la mettent ſur pied, que quand une Guerre ouverte & declarée la demande neceſſairement, & ſi-toſt qu'elle eſt finie, ce General eſt caſſé, & l'on ne ſe ſert plus que du General du Golfe.

CHA-

## CHAPITRE III.

### *Du General du Golfe.*

IL eſt perpetuel, & pour ainſi dire ne meurt jamais, parce que les Venitiens s'eſtimans les Roys de la Mer, & principalement de l'Adriatique, nommée le Golfe de Veniſe, ils y entretiennent meſme durant la Paix une Eſcadre conſiderable de Galeres & autres Vaiſſeaux, tant pour tenir en bride leurs Sujets des Iſles de la Dalmatie, que pour couvrir les Places avancées qu'ils ont ſur le bord de la Mer, & les defendre de toutes les ſurpriſes que les Pirates & Eſcumeurs de Mer y pourroient faire.

La guerre dans ce Golfe eſt ſans quartier; ils ne prennent point de Priſonniers; & le Capitaine qui en feroit, perdroit la teſte, pour récom-

pense de sa pitié. Ils pendent aux Vergues tous les Renegats, & n'épargnent pas mesme les Femmes, à qui ils font passer le pas comme aux autres. Les Chrestiens armez en guerre qui se hazarderoient d'y faire des Courses, seroient traitez de la mesme façon irrémissiblement; & c'est avec cette severité qu'ils se maintiennent Maistres paisibles de leur Golfe.

Celuy-cy est le plus ancien de leurs Officiers, & c'est pour cette consideration qu'il a toûjours la pointe dans toutes les occasions, bien qu'au surplus il obeïsse sans contredit au Generalissime. Il n'a rien à voir sur les Débarquemens, & ne commande simplement qu'en Mer. Il est dans une tres-grande consideration parmy eux, comme celuy sur lequel la sureté de toute l'Italie se repose, estant comme chacun sçait, bornée d'un costé de ce grand bras de Mer qui se jette dans les Terres jusqu'à Capodistria.

Sa Jurisdiction ne passe pas les Zantes, Cephalonie & Corphou, qui sont les dernieres Isles du Golfe; & tout le temps qu'il est en Charge, il ne met jamais pied à terre que pour des Necessitez tres-pressantes. Son poste ordinaire pendant la Paix est à Corphou, au Golfe de Cattaro, ou aux Zantes, qui sont les Portes par où il faut passer pour entrer dans le Golfe de Venise. C'est proprement un Corps de Garde avancé que cette Escadre, pour rompre les premiers efforts des Ennemis, opposer à leur passage, & donner temps aux Païs qu'elle couvre de se mettre en estat de n'estre pas accablez d'une surprise. Quand la Republique n'a point de Guerre, c'est à luy qu'on envoye les jeunes Nobles Venitiens pour se façonner dans les Armes, & pour apprendre le mestier; & c'est de cette pepiniere que sortent tous ces grands Hommes de Mer que nous voyons attaquer avec tant de succez des Ar-

mées ſi effroyables de Turcs.

C'eſt avec cette Politique Militaire qu'ils font deux grands effets avantageux au dernier poinct pour le bien public. Ils élevent & nourriſſent leur Jeuneſſe dans le ſein de la guerre & du peril ; & par l'habitude continuelle d'enviſager l'un & l'autre ſans effroy, la Bravoure leur tourne comme en une ſeconde nature : mais ce qui eſt plus conſiderable, ils accouſtument ces jeunes Courages à obeïr petit à petit à leurs égaux, & à ne ſe cabrer pas comme j'ay veu ailleurs contre les Commandemens, par la ſotte raiſon de dire, *Je ſuis autant que luy*, & *J'en ſçay plus que luy*; raiſon à dire le vray qui reſſent peu le Soldat & le Brave, qui doit toute ſa vie fuir le moindre ſoupçon d'avoir reculé à une occaſion ſous quelque pretexte que ce ſoit.

Si le Generaliſſime venoit à manquer, celuy-cy (juſqu'à ce que la Republique en ait autrement ordon-

donné) prend la teste de toute l'Armée, & en est reconnu le Chef sans contredit : Maxime prudente & infaillible pour rompre le col aux divisions qui naistroient pour le commandement, comme les pestes ordinaires qui détruisent plus d'Armées que le fer des Ennemis.

## CHAPITRE IV.

### *Du General des Galeaces, & de leurs Gouverneurs.*

IL faut dans cette Charge un Homme ferme, plein de vivacité & de jugement; car dans les Batailles tout dépend absolument de l'effet qu'il fera. L'on peut dire qu'il commande les Boulevarts qui couvrent toute l'Armée, puisque luy seul s'oppose par tout comme un Rampart inébranlable à la furie des Assaillans; & quand une fois il peut avancer ces re-

redoutables Machines au milieu des Galeres Ennemis, il force la Victoire de se declarer pour son party.

Chaque Commandant de Galeace qu'il a sous luy est appellé Gouverneur, non Capitaine, pour montrer l'importance de la Charge qu'on luy donne; & ce n'est pas par vanité, puis qu'en effet ce sont des Chasteaux flottans, où mille Hommes d'ordinaire de Garnison montent & descendent les gardes, prennent leurs Postes, placent leurs Sentinelles, & font la Ronde avec autant d'ordre & de ponctualité que l'on fait dans nos Citadelles. Cent Pieces de Canon de tout calibre, font bien voir la puissance de ce grand Corps, qui armé de Voiles, & d'Avirons, fait la fonction de Galere & de Galion, prenant fort bien son party dans la bonace avec ses Rames, & sçachant se prévaloir des Vents avec la mesme vitesse, & la mesme adresse que les autres Navires.

Comme ces Machines ſont d'une dépenſe exceſſive, les Venitiens n'en entretiennent pas grand nombre, & je ne leur en ay veu que ſix dans leur Armée; mais pour prevenir le defaut qui en pourroit arriver par quelque accident, ils ont toûjours dans leur Arſenac de ces ſortes de Baſtimens tous preſts à mettre en Mer. Ils ſe fient ſi fort dans ces Vaiſſeaux, qu'ils ſe croyent invincibles quand ils en ſont couverts; & pour une marque de ce qu'ils peuvent, il eſt à remarquer, qu'une Ville ſe croit aſſez fortifiée du coſté de la Mer, contre toutes ſortes d'efforts, quand elle a une de ces Galeaces pour defendre l'entrée de ſon Port. Ce fameux Tenedos tiroit ſa principale force de deux de ces Vaiſſeaux qui couvroient l'Iſle & la Forteresſe; mais l'argent de l'Eunuque Baſſa trouva le ſecret d'un Vent qui les emporta ailleurs.

Un Gouverneur, outre l'honneur qui l'anime, a encore la neceſſité d'eſtre

d'eſtre brave à outrance, ou de perdre la vie avec infamie ; & c'eſt ce qui le fait combattre avec une fermeté inébranlable, ne recevant, ny ne donnant jamais de quartier ; car un de ces Commandans qui ſe rendroit à vingt-cinq Galeres, nombre capable d'effrayer une juſte Armée, s'il retomboit entre les mains des Venitiens, perdroit à la veuë de toute l'Armée la Teſte ſur la Prouë du Baſtiment qu'il auroit rendu.

Jamais aucun Etranger ne peut eſperer le Commandement de ces Galeaces ; ce n'eſt pas que les Soldats qui ſont deſſus ne ſoient Etrangers & qu'ils n'ayent leurs Officiers de meſme Païs, mais tous dépendent abſolument du Noble Venitien qui en eſt le Gouverneur, lequel ne reçoit point d'ordres que de ſon General, & ſon General ne les reçoit que du Generaliſſime. L'on peut icy remarquer l'auſtere ſeverité de leurs Loix Militaires, qui chaſtient ſans

re-

remiſſion les Traiſtres & les Lâches. Ils ne peuvent pas s'imaginer qu'un Homme qui a l'ambition de ſe pouſſer dans ces grandes Charges, n'ait pas aſſez de cœur pour les exercer; & quand ils les font mourir, ils ne puniſſant pas leur lâcheté, mais leur trahiſon d'avoir trompé par une fauſſe apparence de bravoure leur Païs, & l'attente qu'on avoit de leurs perſonnes. Si l'on en uſoit de meſme en France, nous ne verrions pas tant de Places perduës, & beaucoup de Gens ſe conſulteroient plus d'une fois avant que de demander des Charges qui leur devroient couſter ſi cher. Les Venitiens par ce moyen apprennent aux Gens à ſe connoiſtre, & ne mettent les Charges que dans des mains capables de les manier.

## CHAPITRE V.

### *Du General des Galions, & de leurs Capitaines.*

CEux-cy ſont auſſi Gentilshommes Venitiens, qui ſeuls poſſedent ces Charges. La friponnerie de beaucoup d'Etrangers qui leur ont enlevé des Baſtimens tout armez, les a fait ſages. Pour les Manœuvres, ils ſe ſervent indiferemment de toutes ſortes de Nations, & meſme loüent des Navires tout équipez des Hollandois & des Anglois qu'ils payent par mois, commandez par un Noble.

Les grands Vaiſſeaux qu'ils prennent ſur les Turcs, ils les nomment Sultannes, & ceux-là ſont armez aux frais de la Republique; & le Commandant d'une de ces Sultannes, bien que ſimple Capitaine de Navire com-

comme les autres, eſt pourtant plus conſideré, & c'eſt une marque d'une eſtime particuliere quand ils les montent.

Ils le font expres pour faire couler inſenſiblement une jalouſie parmy ces Chefs, & récompenſent celuy qu'ils en jugent digne, par une Charge qui n'a rien au deſſus des autres, qu'un nom changé. Ils ſuivent en ce poinct ces anciennes Maximes des Romains, qui animoient leurs Gens de Guerre par des récompenſes, qui meſurées à l'œil ſeul, n'eſtoient rien; mais qui conſiderées dans l'honneur qu'elles apportoient à celuy qui en eſtoit couronné, eſtoient un comble de gloire.

Comme ce General a entre les mains toutes les Munitions de l'Armée dont les Galions ſont chargez, il eſt dans une tres-grande conſideration, & l'on n'y place que des Perſonnes d'une prudence & maturité d'eſprit fort connuë. Ils ſe mélent

peu à coup de main avec les Ennemis; mais l'impreſſion qu'ils font avec leurs bordées, eſt d'un effet effroyable.

## CHAPITRE VI.

### *Des Sur-comites des Galeres.*

C'Eſt ainſi qu'ils nomment les Nobles Venitiens qui commandent les Galeres de la Republique; la pluſpart ſont tous jeunes Gens, qui vont, ou apprendre le meſtier, ou taſcher de s'avancer à force de ſervice. On leur donne dans l'Arſenac un Corps de Galere toute armée & munitionnée, tant pour la bouche que pour la guerre, & le plus ſouvent les Capitaines levent les Rameurs que l'on appelle *Bonevoglies* & les Soldats à leurs deſpens, & achevent d'enjoliver & orner leurs Galeres à leurs frais. Pour ce qui eſt de la

la Soldatesque, la Republique la paye depuis qu'elle est sur le Bord, comme aussi les Bonevoglies; & pour récompenser les Nobles des dépenses qu'il faut qu'ils fassent dans la levée des uns & des autres, l'on leur permet de disposer de toutes les Charges de la Galere: Cela fait que comme il y a toûjours de l'émulation parmy la jeune Noblesse, chacun s'efforce de surpasser son compagnon, & de se faire remarquer par dessus les autres. Là l'or, ny les couleurs les plus fines, ne sont pas épargnées aux Chambres de Poupe & aux Rames; & les étoffes les plus belles employées en Gaillardets & Banderolles, font bien voir que pas-un ne veut ceder. Ainsi la Republique paroist pompeuse à peu de frais, & se sert de l'ambition de ces jeunes Messieurs pour paroistre magnifique.

Avant que de hazarder à la Mer les Galeres nouvellement armées, leurs

leurs nouveaux Capitaines font tous les jours deux ou trois fois l'Exercice depuis la Place S. Marc jusqu'à Lio; & quand les Anciens croyent que tout eſt en bon eſtat & capable de ſervir, au bout d'un mois ou deux on les envoye, non à l'Armée, mais dans l'Eſcadre qui eſt reſtée pour defendre leur Golfe, & là ils achevent de ſe façonner dans le meſtier.

La dépenſe qu'ils ont faite pour leur Armement n'eſtant que ſuperficielle; & l'amour qu'ils ont ainſi que tout le monde pour leurs propres œuvres, s'en allant avec l'or & la peinture, que l'Air & les Vents ont bient-toſt biffé, il ne leur reſte qu'un deſir de s'avancer où ils voyent les autres arrivez; & une des raiſons qui leur fait ne craindre point le peril, eſt qu'ils ne hazardent rien du leur; pour une Galere perduë, la Republique leur en pouvant fournir dix : Au lieu que quand les Officiers ſont Proprietaires, comme toute leur for-

fortune dépend du Vaiſſeau qu'ils montent, ils eſquivent par intereſt les lieux perilleux, où leur courage les porteroit.

Quand les Galeres vont à un Combat, ou s'avancent juſqu'aux Bouches de la Mer Blanche, elles ſont renforcées de Soldats étrangers, outre ceux qui y ſont d'ordinaire. On les diſtribuë de telle ſorte dans tous les Vaiſſeaux, que pas-un n'y peut faire Corps; & les Détachemens y ſont tellement embroüillez, qu'à peine un Capitaine aura-t'il douze Soldats de ſa Compagnie dans le Bord où il ſera.

Cela marque une défiance contiNüelle dont ils ſe raſſurent par cette adreſſe; & l'on peut dire auſſi qu'ils le font pour animer davantage les Soldats à leur devoir, dans l'eſprit deſquels la peur d'eſtre eſtimez moins braves que les autres, peut faire naiſtre une reſolution déterminée. Aſſeurément qui ſçait piquer d'honneur

neur le Soldat, n'a pas gagné un petit avantage dans les Armées. Nous avons veu ſortir de grands effets de cette jalouſie ; & celle qui regna entre les Wallons & les Eſpagnols aux premieres Guerres de Flandres, fit bien perdre des Places aux Hollandois, que toute la capacité des Generaux n'euſt ſceu forcer ; mais cette eſpece de Guerre Civile entre les Gens de Guerre, fit precipiter les Travaux, & hazarder plus viſte les Attaques avec une heureuſe temerité.

Ces Capitaines ne quittent pas dans le tumulte leurs Veſtemens ordinaires ; on les voit dans leurs Galeres avec la meſme ſimplicité d'Habits qu'ils paroiſſent dans les ruës de Veniſe, & cette Politique leur conſerve le meſme reſpect que dans la Ville. Ils y gardent la meſme fierté, & quelque part qu'ils ſoient, ils ſont toûjours Gentilshommes Venitiens. Leurs Galeres ſont petites & legeres

de

de celles qu'ils nomment, *Galée Suttili*, mais fort adroites & aiſées à manier, outre qu'ils ont deſſus les meilleurs Canonniers du Monde. Leurs Canons de Courſier ne portent pas plus de trente ou quarante livres de balle. Ils ont à la Prouë, outre ces Canons, quatre autres petites Pieces; & ceux qui les ſervent ſont ſi aſſurez, qu'ils en tirent preſque auſſi juſte que nous faiſons de nos Fuſils. Ils ont quelques Pierriers ſur les flancs, mais peu; un des plus grands effets qu'ils faſſent, ce ſont avec de certains *Moſquetti à Cavaletto*, que nous nommons Mouſquets à croc, quils ont placez ſur le Chaſteau de Poupe.

Le Secours des Bonnevoglies leur eſt d'un grand avantage dans un beſoin preſſant; car eſtans tous Chreſtiens & Gens accouſtumez au peril, on les arme dans un Combat de Pierres & de Coutelas, leur promettant la liberté, ou accroiſſement

de paye, & on les fait paroiſtre en la place des Soldats morts. Les Turcs n'oſeroient alors hazarder le Combat, toute leur Chiourme eſtant compoſée de Chreſtiens Eſclaves, qu'ils tiennent dans une cruelle Captivité étroitement enchaiſnez, & qu'ils apprehendent autant & plus encore que les Ennemis qu'ils ont en teſte.

## CHAPITRE VII.

### *Du General ou Gouverneur de Candie.*

BIen qu'il commande en terre, je le mets pourtant au rang des autres Officiers de l'Armée Navale, puis qu'eſtant dans une Iſle, l'on peut dire qu'il eſt continuellement à la Mer; c'eſt proprement ce que nous appellons Vice-Roy: Charge triennale, qu'ils ne continuënt jamais, pour couper toutes les racines que l'am-

l'ambition pourroit jetter dans une ſi éminente Dignité.

Il rend un compte bien exact de tout ce qui ſe paſſe dans l'Iſle; & bien qu'il en ait le Gouvernement en Chef, il n'oſeroit rien entreprendre ſans le conſeil de ceux que la Republique nomme aupres de luy. Avant les Guerres qu'ils ont euës avec le Turc, cette Charge eſtoit une des plus éclatantes de l'Eſtat; mais à preſent elle a bien perdu de ſon luſtre, & ſe voit bornée à commander une ſimple Garniſon dans la Ville de Candie; qui eſt ſi reſerrée par les nouvelles Fortifications que les Turcs ont élevées, qu'à peine a-t'on libre le Chemin couvert des Contreſcarpes. Je parle d'un coſté, car des deux autres, la Mer & les Montagnes mobiles de ſable, donnent un peu plus de liberté aux Aſſiegez.

Il a outre la Ville Capitale, deux Places petites, mais tres-fortes & conſiderables, auſquelles il nomme

des Gouverneurs & qui prennent les ordres de luy. Ces Places ſont *Spina-longa*, & la *Suda*, toutes deux Ports de Mer; & ces trois Villes offrent des Retraites fort aſſurées pour l'Armée Venitienne, ſi le malheur l'obligeoit de ſe retirer. La ſituation entr'autres de Spina-longa, eſt admirable, & je m'ébahiſſois de la voir ſi peu munie d'Hommes; mais je croy qu'ils ſe fient à la Mer qui luy ſert de Foſſé, & aux Rochers inacceſſibles qui la couvrent du coſté de la terre.

Si la Republique veut faire quelque effort conſiderable dans l'Iſle, ce Vice-Roy commande abſolument toutes les Trouppes qu'on y envoye. Il ſort pourtant peu de la Ville où eſt ſon Siege principal; mais enfin cela dépend de luy, & le Proveditеur qu'il y envoye repreſente ſa Perſonne.

L'on ne met jamais dans les Charges de Generaliſſime & de General de Candie, deux Perſonnes d'une par-

parfaite intelligence, veu qu'ils pouroient, ayant en main les deux Clefs de la Republique, en ouvrir les Portes à leur dessein, & faire entrer & regner leur ambition.

L'authorité de celuy-cy s'étend, non seulement sur la Milice, mais aussi sur la Police; Il regle pleinement & l'un & l'autre, si bien que l'ancienne majesté des Roys de Crete, semble n'avoir perdu que ce Nom de Roy; la Cour de ce General, sa Puissance & son Habit de Pourpre ne representant pas mal une Royauté en apparence.

Les Generaux Etrangers, qui sont ceux qui commandent les Trouppes de l'Isle, & qui vont à la Guerre, obeïssent absolument à tous les ordres de ce Chef; & s'ils le refusent, ils sont soûmis à sa justice, avec appel pourtant au Senat, qui agissant sans passion, n'a pas les mesmes emportemens que son Vice-Roy. Ils luy donnent exprés cette Souveraine

Puiſſance, pour le rendre plus reſpecté, & faire executer avec plus de ponctualité les ordres de la Republique, remis entre les mains de ce Miniſtre. Sans doute s'il n'eſtoit appuyé dans cet abſolu Commandement qui donne de la terreur aux autres Chefs, comme d'ordinaire ces Meſſieurs ont peu veu d'Armées à la Campagne, les Officiers qui ſçavent leur meſtier, priſeroient peu ſes ordres, & de cette negligence & mépris, on en viendroit juſqu'à l'inſolence, qui eſt le grand chemin de la Rebellion.

## CHAPITRE VIII.

### *Du General de Dalmatie.*

CEluy-cy a plus de Païs & plus de Places à commander, que le General de Candie; mais cependant ſa Charge n'eſt pas ſi éclatante que la

la premiere, & je le fais ſuivre cet autre, ſon pouvoir s'étendant ſur des Places Maritimes.

Les Villes principales qui dépendent de ſon Gouvernement, ſont, *Zara*, *Cliſſa*, *Spalatro*, *Zebenico*, *Cattaro*, *Dulcigno*, & autres, outre une infinité d'Iſlettes le long des Bords de la Dalmatie, le Païs des Morlaques, & l'Ancienne Eſclavonie. Ces Contrées ſont aſſez peuplées & de Gens aguerris & accouſtumez à la fatigue, entr'autres les Morlaques qui ſont pour ainſi dire les Iroquois de ce Païs-là. Je n'ay jamais veu de Nation ſi adroite, ny ſi ſubtile pour des Courſes, & qui prenne mieux ſon party dans une rencontre faſcheuſe. La connoiſſance parfaite qu'ils ont des Montagnes, leur donne ces avantages; ils campent d'ordinaire aux pieds des bonnes Villes ſans aucun ordre Militaire, avec leurs Beſtiaux, & leur Famille, & entrent dans ces Places quand elles

ſont menacées d'un Siege, & que l'on n'eſt pas aſſez fort pour tenir la Campagne.

Les places que j'ay nommées ſont fort bonnes & bien fortifiées, bien que Cattaro ſoit fort commandée de certaines Montagnes, que l'on nomme Noires; mais ſon Port dont l'embouchure eſt defenduë par un tres-fort Chaſteau, la rend une Place de difficile priſe, le Secours y pouvant entrer à tous momens.

Le General a le ſoin de viſiter les Garniſons des Places, de donner ordre aux Munitions, d'envoyer à la Guerre ſçavoir des nouvelles des Ennemis; & quand il croit pouvoir entreprendre quelque Siege ou autre Execution, ſans eſtre coupé des Turcs, il prend des Gens de Guerre de ces Garniſons, qui ſont toûjours bien fournies, & faiſant un petit Corps d'Armée, va où ſon deſſein le mene. Il a ſous luy comme le General de Candie, les Generaux Etran-

gers,

gers, aufquels ils commande avec la mefme authorité. S'il arrive quelque perte confiderable dans les Païs où il commande, l'on s'en prend directement à luy, & c'eft ce qui le rend extraordinairement vigilant & actif.

Le Baffa de la Boffine luy eft un Voifin fort incommode, qu'il adoucit le plus fouvent avec des Sequins. Il témoigne une grande confiance aux Cappelets, Soldats du Païs, & par cette Politique s'acquiert ces Peuples, qui font Gens de main & farouches. Il leur met mefme en main des Gouvernemens de confequence, dont il peut difpofer à fon gré; mais dont il doit auffi répondre à la Republique. Maxime puiffante pour n'avoir que des Officiers de merite, puis que celuy qui les place en devant étroitement répondre, ferme l'oreille à la faveur, & ouvre les yeux pour la feule capacité.

## CHAPITRE IX.

### *Des Capitaines-Grands.*

D'Abord qui ne confidereroit que les fonctions de leurs Charges, croiroit que ce font des Capitaines de Paix; mais bien qu'ils ne mettent pas à toute heure l'épée à la main, ils ont pourtant fort grande part dans la Politique Militaire de l'Eftat.

Ce font ceux-cy qui reçoivent dans leurs Places de Terre-ferme, les Soldats nouvellement levez dans les Païs Etrangers pour le fervice de la Republique, qui les façonnent à leur mode, qui leur font connoiftre les chofes qu'ils font obligez de faire, qui leur font faire Reveuë tous les mois, & par quelques petites gratifications, leur augmentent le courage de fervir. Ils accouftument peu à peu par

par leur gravité la SoldatesqueUltramontaine à une vie plus reglée, & à des mœurs plus composées, & chastient rigoureusement ceux qui ne vivent pas en Soldats, & point de quartier pour les Deserteurs.

Ils ont la veuë fort exacte sur la Cavalerie qui est dans les Garnisons, tant Gens-d'Armes que Chevaux-Legers, & sans se laisser fléchir, cassent & Cavaliers & Chevaux, s'ils connoissent qu'ils ne soient pas de service; mais ils les font aussi payer exactement, & leur fournissent fidellement les choses que la Republique ordonne. Comme ils sont peu versez dans la Cavalerie, ils se font assister dans les Reveuës qu'ils font de quelque Mareschal ou autre Expert, s'attachent si fort à l'apparence, qu'un de ces Messieurs qui commandoit à Padouë, ne se pouvoit imaginer que je fusse capable de commander les Gens-d'Armes du Chevalier de Gremonville, parce que je n'avois

pas de barbe, ny de moustache assez grande.

Le but où ils visent davantage, est de se rendre Maistres absolus au nom de la Republique, des Villes où ils sont envoyez, mais avec la plus grande douceur qu'ils peuvent; & prenant toûjours des pretextes plausibles qui tendent à leurs fins, ils ont un quartier separé pour la Soldatesque, sous pretexte de la vouloir oster de dessus les bras du Peuple, & empescher les desordres, qui par une antipathie du Soldat & du Bourgeois, pourroient naistre entr'eux; mais en effet c'est pour deux autres raisons.

La premiere, pour avoir toûjours un Corps considerable tout assemblé & prest à se jetter où le salut de la Republique la demande, estant difficile d'assembler dans un moment des membres separez dans des ruës & des maisons écartées, sans donner un temps considerable à l'Ennemy de se prévaloir de cette division : outre que

que la débauche estant la vie du Soldat quand il n'est pas forcé à une certaine retraite, nous en voyons plus perir par les desordres qui en arrivent, que par tous les autres accidens.

L'autre est pour oster toute sorte de moyens aux Nobles & aux Bourgeois des Villes de conspirer contre la Soldatesque, & par leur défaite se donner lieu à une Rebellion d'autant plus facile, qu'ils n'auroient plus d'obstacle. Ils sçavent l'Histoire des Vespres Siciliennes; & comme ils connoissent parfaitement l'humeur Italienne (c'est à dire d'eux mesmes) ils se deffient de tout, & c'est pour cette raison qu'ils font faire Garde fort exacte dans le Quartier nuit & jour. Dans les Jours de Réjoüissance, où l'on ne peut bonnement empescher les Assemblées, & où les Mascarades continuelles peuvent couvrir des desseins pernicieux, sous couleur de vouloir conserver la

Paix dans la Ville, & empeſcher le cours violent des Aſſaſſinats, qui dans ces Jours ſe font plus impunément, ils font marcher tous les Gens de Guerre qu'ils ont, mettent dans les Places importantes des Corps de Garde, ferment les avenuës des Ruës avec des Gens commandez ; & ſe faiſant ſuivre par la Cavalerie & l'Infanterie qui reſte, vont par tout viſiter les Danſes & les Lieux où il y a plus de monde.

C'eſt ainſi qu'avec une adreſſe admirable, ils ſe rendent abſolus par tout, & oſtent l'envie aux plus remuans de rien entreprendre, par l'impoſſibilité qu'ils voyent de rien executer.

Ils ont de plus pour les Gens du plat Païs, une Politique qui eſt bonne & malicieuſe tout enſemble. Pour avoir des Soldats aguerris dans leurs neceſſitez, & pour ſçavoir leurs forces, ils font faire tous les mois une Reveuë generale dans tout le Païs de

Terre-

Terre-ferme, enrolent de nouveaux Soldats de leurs Sujets, éliſent leurs Capitaines & autres Officiers, leurs font faire l'Exercice, leur donnent des armes, & les traittent de *Signori Soldati*. Mais ils leur font acheter cherement ces deux mots honnorables; & je croy qu'ils ne les obligent à cette corvée, que pour les dégouſter de la Guerre. Ils choiſiront toûjours le temps le plus fâcheux pour les faire aſſembler, leur donneront le Rendez-vous dans quelque Plaine deſerte, où le Soleil d'Eſté qui eſt vehement en ces quartiers là, & la Neige en Hyver qui y abonde, fatiguent ces pauvres Païſans traveſtis, d'une telle façon, qu'il n'y a rien qu'ils ne donnent pour n'eſtre plus enrolez. S'ils ne portent, outre leurs armes qui ſont extrémement peſantes, dequoy manger, ils s'en retournent chez eux à jeun, eſtant expreſſément defendu à aucun Marchand de Danrées, de ſe trouver dans les

lieux

lieux où se fait cette Reveuë. Les Armes ne sont pas dans leur disposition apres cette fatigue, ils les rendent au Capitaine-Grand qui a assisté à leur Ceremonie, & s'en retournent chez eux, maudissant le Mestier, qui est ce que les Nobles Venitiens demandent; & par ce dégoust des armes, rendent ces Esprits lâches & paresseux.

## CHAPITRE X.

### *Des Generaux Etrangers.*

TOus ces divers Chefs que nous avons fait paroistre, ne sont tirez que du Corps de la Noblesse Venitienne, & depuis un fort long-temps l'on n'en a point veu d'autres posseder ces sortes de Charges. Ils ont esté pourtant necessitez d'avoir recours aux Etrangers, & de leur donner des Commandemens considerables, soit que reconnoissant plus de vi-

vigueur & d'activité dans les Ultramontains (c'eſt ainſi qu'ils nous nomment) que dans ceux de leur Nation, ils laiſſent la conduite de la Soldateſque à ceux-cy, ou que voulans épargner leur Nobleſſe, ils luy donnent ſeulement les Charges en Chef les plus honnorables, laiſſant manier les plus perilleuſes aux autres. Ils ne ſont point chiches du Titre de General; & en creéront pluſieurs ſelon leurs neceſſitez, ou l'ambition de ceux qui les veulent ſervir. Il y en a neantmoins trois qui ſont toûjours fixes, & les premiers des autres: Comme le General de Dalmatie, le General du Débarc, & le General de Candie.

## CHAPITRE XI.

### *Du General Etranger de Dalmatie.*

APres le proveditcur Venitien, il eſt la ſeconde Perſonne dans ce Païs, & à l'Armée; mais bien que Chef de toute la Soldateſque, il ne peut agir que de concert avec ce Proveditcur qui doit agréer les Entrepriſes avant qu'il les execute. L'on reçoit à la Campagne & aux Garniſons ſes ordres, à l'abſence du Venitien; & ſoit que la Republique les choiſiſſe d'une humeur peu conforme l'un à l'autre, ou que la jalouſie du Commandement ne leur permette pas de s'aimer, on les voit peu dans une parfaite concorde, mais ſans abuſer cependant de leurs Charges.

Une choſe que j'ay trouvée bien rude dans ce ſervice, eſt le peu d'autho-

thorité qu'a ce General. Hors les factions Militaires où on luy cede tout l'honneur, d'ordinaire il ne pourroit gratifier un pauvre Soldat d'un ſol de paye avantagée, ny d'un pain de plus, ſans l'ordre exprés du Proveditеur; & s'il le fait, c'eſt de ſa bourſe.

Comme d'ordinaire les Gens de Guerre ont plus de creance à un Homme qu'ils voyent ordinairement à leur teſte, & qui vit & combat avec eux; le Proveditеur qui ſe croiroit faire tort de vivre d'une maniere ſi commune, a toûjours un œil ouvert ſur les actions de l'autre, & y apporte les temperamens raiſonnables avec ſa Souveraine authorité.

Ainſi on laiſſe aſſez de puiſſance à l'Etranger pour commander les Armées, & faire marcher les Gens à la Guerre; mais avec cette reſtriction pourtant, qu'on veut que tout dépende du Venitien, & qu'à luy ſeul, comme Chef, l'honneur des belles

Actions soit deferé, comme le droict de récompenser ou chastier. Cela fait que le Soldat ne recevant rien que par ses mains, croit aussi ne devoir servir qu'à la Republique, & obeït au General Etranger, seulement parce qu'il commande pour la Republique; mais au reste comme à un Homme de qui il n'espere pas grande fortune: Politique par laquelle ils sont toûjours Maistres où les autres commandent, & n'apprehendent pas qu'on leur fasse quelque mauvais tour. Dom Camillo Gonzague estoit General en ce Païs la derniere Campagne que je fus à leur service, & mourut à Capodistria, comme il s'en revenoit, non sans soupçon d'avoir mangé quelque mauvais Fruit.

Je ne diray rien du General de Candie, puis que comme ce premier, il n'est que le Bras d'une Teste qui le fait mouvoir & agir. L'on a veu quelquefois de cesGeneraux chastiez seve-

ſeverement ; & feu Monſieur de la Valette, en eſt un exemple aſſez fameux, pour connoiſtre où peut aller la puiſſance des Chefs Venitiens, quand ils repreſentent le Corps de leur Republique : Depuis peu Monſieur le Chevalier de Gremonville, mon General, en pourroit dire des nouvelles.

## CHAPITRE XII.

### *Du General du Débarc.*

LEs forces les plus conſiderables que les Venitiens employent, ſont celles de Mer ; & l'on peut dire que ce ne ſont que des Armes deffenſives, ou de gros Corps de Garde, poſez pour s'oppoſer à toute heure aux coups impetueux & ſubits d'un Ennemy prompt & puiſſant. En Candie, & en Dalmatie, ils ne font que parer aux coups, & s'eſtiment heu-

heureux quand ils n'ont rien perdu dans une Campagne. Il n'en eſt pas de meſme de leur Armée Navale, elle combat, elle attaque, & va meſme chercher l'Ennemy. Elle fait bien plus, elle penetre juſqu'au cœur meſme du Païs ennemy; & par une conduite auſſi heureuſe qu'elle eſt hardie, fait trembler les Places les plus reculées dans les Terres, comme les plus proches de la Mer dont elle eſt Maiſtreſſe.

Or comme tous les Chefs Venitiens dont nous avons parlé ont leurs Emplois, qu'ils n'oſent, ny ne peuvent quitter, & qu'un Generaliſſime ne peut abandonner ſa Flotte, & la laiſſer expoſée au milieu des Ennemis, ils ont recours, comme j'ay dit, aux Capitaines Etrangers; & pour ce ſujet font un General, qui commande en terre les Soldats détachez des Vaiſſeaux, dont on fait un Corps pour quelque Expedition. Monſieur le Chevalier de Gremonville a exercé

cé cette Charge avec la reputation que merite ſon courage, & le ſuccez que la Fortune ne peut refuſer à une Vertu extraordinaire. La Natolie peut confirmer ce que je dis, où nous le vîmes bien que bleſſé d'une Mouſquetade, montrer & par ſon épée & par ſon ſang, le chemin de la Victoire à ceux qui le ſuivoient au Siege de Schiſmeſet.

L'Execution de Terre ou manquée ou achevée, ſi-toſt que les Trouppes commandées ſont dans leurs Vaiſſeaux, ce General n'a plus dans l'Armée de Mer qu'il ſuit toûjours, que ce Nom & le Titre d'Excellence, dont les plus fiers meſme des Venitiens le regalent. Cela luy ſert de Lenitif, pour boire plus aiſément le chagrin de ſe voir ſur un Bord les bras croiſez ſans authorité. Il eſt vray que quand il marche, rien ne luy manque; & principalement s'il eſt Amy du Generaliſſime, il eſt fort reſpecté dans l'Armée, comme celuy qui peut

par

par ſon experience & conduite Militaire procurer de tres-grands avantages à la Republique, qui ne met dans cette Charge que des Gens fort capables & fort conſommez dans le Meſtier.

Leurs Executions ſont d'ordinaire promptes & vives, pour ne donner pas le temps aux Turcs qui fourmillent le long des Coſtes de l'Archipel, de s'aſſembler en armes, & faire coure riſque par leur multitude effroyable aux Gens détachez des Vaiſſeaux, & pour ne laiſſer pas auſſi trop de temps l'Armée affoiblie d'un nombre conſiderable de Soldats & d'Officiers commandez, veu qu'un bon Vent, peut dans un moment faire fondre ſur leurs bras des Ennemis qu'ils croyoient fort loin.

Au commencement des Guerres, les Generaux eſtoient ponctuellement payez de leurs gages & penſions, qu'ils appellent Conduite; mais à preſent ils ne le ſont pas avec

tant de fidelité, ſoit que la longueur des Guerres ait épuiſé la Bourſe du Senat, ou qu'ils croyent engager davantage les Braves à les ſervir, par l'eſperance de recevoir tout d'un coup une ſomme conſiderable. Peut-eſtre auſſi le font-ils, pour oſter le moyen aux Etrangers qui les ſervent, de ſe faire des Creatures, & s'acquerir chez eux trop d'authorité par les largeſſes qu'ils pourroient faire, leur paye eſtant fort grande.

## CHAPITRE XIII.

### *Du Gouverneur de Candie.*

OUtre le General Etranger en Candie, il y a encore dans la Ville meſme un Gouverneur, qui eſt celuy proprement qui en a toute la charge; car le General ne commande qu'à la Campagne, & le Gouverneur eſt celuy qui commande à la Ville & à la Garniſon.

Le Noble qui tient le rang de Vice-Roy, a ſous luy comme ſes Lieutenans ces deux Chefs, & leur laiſſe le ſoin & le peril, retenant tout l'éclat & toute la puiſſance aupres de ſoy. Il donne l'ordre au Gouverneur, & le Gouverneur le donne aux autres Officiers. Sa Juriſdiction ne paſſe pas ſes Murailles, & ſon fait eſt de viſiter les Portes, & de voir ſi les Corps de Garde ſont en eſtat & fournis, de faire la nuit des Rondes extraordinaires, de maintenir les Gens de Guerre dans leur devoir, d'avoir ſoin des Fortifications, de reparer les Ruines qui y arrivent, & d'empeſcher les deſordres qui pouroient naiſtre dans la Ville, & rendre enfin au Vice-Roy un compte exact de ce qu'il a fait, ou veu, ou entendu.

Enfin toutes ces Charges, bien que grandes & conſiderables, ſont pourtant tellement dépendantes, que l'on peut dire de celuy qui les poſſede, qu'il obeït & qu'il fait obeïr les

autres.

autres. On élit encore d'autres Generaux ſelon les occurrences & les neceſſitez : L'on en met à la teſte de la Cavalerie ; & pour contenter l'ambition des pretendans, l'on diviſe l'Infanterie en deux, à ſçavoir l'Ultramontaine & l'Italienne, dont chacune a ſon General. L'Artillerie a quelquefois auſſi le ſien. Pourveu qu'ils ſoient les Maiſtres & qu'ils ayent beſoin de vous, il n'y a point de Titre qu'ils ne vous donnent.

## CHAPITRE XIV.

*Reflexions en forme de Récapitulation.*

CE grand nombre de Generaux feroit d'abord croire qu'il y auroit plus de confuſion que d'ordre dans leur Milice ; mais tout s'y trouve compaſſé avec tant de juſteſſe, que

toutes ces Teſtes ſe réuniſſent en une, & ſemblent n'eſtre que des parties diviſées d'une plus grande qui anime & fait mouvoir ce vaſte Corps. Comme ils ont des Terres fort ſeparées & éloignées, ils ont eſté contraints de diviſer les Commandemens ; & pour ſuivre la Methode de la premiere des Republiques, ils donnent en Candie & en Dalmatie la meſme Authorité ſur la Police & ſur la Milice à ceux qu'ils y envoyent, qu'autrefois Rome donnoit à ſes Proconſuls dans ſes Provinces.

Le Generaliſſime de la Mer, ſemble choquer la Liberté de la Republique, & la Puiſſance immenſe qu'il a reſſent plutoſt le Souverain que le Sujet. Mais regardez ceux qui le ſuivent avec une ſoûmiſſion entiere en apparence, ils partagent tellement le Commandement avec luy, que s'il vouloit remuër le moins du monde au préjudice de l'Eſtat, & ſe rendre formidable par ſes ſeules forces, il ſe trou-

trouveroit bientoſt ſeul. Outre que n'eſtant Maiſtre d'aucune Place, il ſeroit forcé, ou de tenir toûjours la Mer, ou par un dernier deſeſpoir ſe jetter entre les mains des Ennemis, qui ſeroit la triſte iſſuë de ſon ambition dereglée.

La vie privée que ces Nobles ſont obligez de mener apres avoir quitté leurs Charges, & le compte exact qu'ils en rendent au Conſeil des Dix, les tient continuellement en cervelle. Ils ſçavent que c'eſt un Tribunal inflexible, & que quand ils ne ſeront plus parez de ces grands Noms, il ſe faudra ſoûmettre à la Cenſure du moindre Citoyen : Ainſi ils ne ſe regardent les uns les autres, que comme autant d'Ennemis ; ce qui fait que ſe défians de tout le monde, ils reglent leurs actions pour le bien public, & n'oſent s'écarter de peur d'eſtre ſurpris.

S'ils appellent des Etrangers aux premieres Charges, c'eſt pour parta-

ger avec eux la fatigue & le peril, mais non pas l'honneur des belles actions, dont ils ſont extraordinairement jaloux; c'eſt pour cela qu'ils les veulent ſi ſoûmis & ſi dépendans de leurs ordres, que c'eſt un crime capital de ne les pas executer, ou de s'en attribuër la gloire. La Raillerie, quelque galante qu'elle ſoit, qui par tout ailleurs eſt le plus ordinaire divertiſſement des Cavaliers, eſt ſi fort defenduë, qu'elle paſſe pour un manque de reſpect, & choque au dernier poinct ces Eſprits enteſtez de leur Authorité; & il faut une adreſſe bien ſouple pour ſe ménager toûjours avec eux.

## CHAPITRE XV.

### *De leurs Armées en General.*

ON pourroit dire que ces Armées ſont des Citez mobiles, gouvernées & regies par des Loix Militaires, qui n'ont point d'autres Murailles que les épées, l'acier, & la poitrine de ceux qui les compoſent: Et comme dans les Villes l'on ne vit pas confuſement, mais que les diverſes Charges diſtinguent les Souverains Magiſtrats d'avec les moindres, & ceux-cy d'avec le reſte du Peuple, & que pour faire mieux agir & avec plus de concorde tous les reſſorts qui ne doivent conſpirer qu'à l'union, l'on établit un Chef, ſur les ſoins duquel tout le repos du Public repoſe; L'on fait le meſme à la Campagne, le General eſt le premier mobile qui donne le branle au reſte des Officiers

Majeurs, qui font ſuivre ſes ordres aux Subalternes, ſous leſquels le reſte de la multitude de l'Armée fléchit. C'eſt dans ce dernier Ordre Militaire que nous voyons arriver les plus grands Symptomes; & comme l'honneur n'eſt pas le but où ils aſpirent toûjours tous, & que la pluſpart ne ſe ſont faits Soldats que pour leur intereſt, pour peu qu'ils ne voyent pas les payes pour récompenſe de leurs travaux & de leurs fatigues, ils ſe plaignent, ils menacent, & enfin courent à la revolte. La longueur des Guerres eſt quelquefois le Berceau fatal où naiſſent ces Diviſions. La dépenſe exceſſive qu'elle attire, empeſche de tenir parole aux Gens de Guerre, & les jette dans la neceſſité de ſe ſouſtraire de l'obeïſſance: La frequentation qu'ils ont avec les Femmes étrangeres des Païs où ils demeurent, les abâtardit: & croyant ſoulager leurs miſeres en prenant un Camarade, ils ſe marient,
&

& voyent augmenter leur deſeſpoir par l'impoſſibilité d'entretenir leurs Familles. Les Venitiens n'apprehendent pas ces malheurs, la regle y eſt trop bien obſervée, & la ponctualité avec laquelle ils payent leurs Soldats, fait qu'on n'a point encore veu arriver de tels deſordres.

Dans les Garniſons de Terre-ferme, l'on paye la Soldateſque par avance de mois en mois; & ainſi bien loin de leur devoir, ils ſont toûjours reliquataires à la Republique. En Dalmatie & en Candie peut-eſtre ne ſont-ils pas payez ſi regulierement; mais enfin s'il n'y a point d'argent, on les ſatisfait en danrées qui ont cours dans le Païs, qu'on leur donne à certain prix. Les Generaux écoutent les plaintes que le Soldat fait de ſon Officier, & par ce moyen ils entretiennent avec une équité admirable les droicts de l'un, ſans pourtant oſter le reſpect que les autres doivent à leurs Superieurs. Leur Milice eſt

composée la pluspart d'Infanterie; & ayant reconnu le peu d'effet que la Cavalerie fait dans des lieux aussi resserrez & aussi inégaux que les leurs, ils en entretiennent quelques Compagnies, plus pour dire qu'ils en ont, que pour le grand secours qu'ils en attendent.

## CHAPITRE XVI.

### *De leur Cavalerie.*

ELle est divisée en deux Corps, sçavoir la Cavalerie grosse, qui est ce que nous appellons Gens d'Armes, & les Capelets à Cheval, qui sont nos Chevaux-Legers, & les Charges de ces deux Corps ne sont point venales. Ils avoient trois Compagnies de ces Gens-d'Armes dans le temps que j'estois à leur service, qu'ils appelloient Ultramontaines, dans lesquelles pas-un Italien ne pou-

pouvoit entrer. La Republique donne d'ordinaire ces Compagnies aux Generaux Etrangers, desquels ils tirent de grandes payes, ou en font des récompenses à ceux qui les ont bien servis. Ces Gouverneurs de Cuirasses (car c'est ainsi qu'ils les appellent) peuvent disposer des Capitaines-Lieutenans, des Cornettes, & des autres moindres Officiers, avec le consentement du Senat à qui ils les presentent. Monsieur le Chevalier de Gremonville leur fit le mesme compliment, quand il me mit à la teste de la sienne.

Pour les Cuirasses Italiennes, elles sont reduites à quatre Compagnies. C'est le mesme ordre, & l'on y reçoit toutes sortes de Nations indifferemment. Chaque Cuirasse est obligé d'entretenir son Cheval & son Harnois de Guerre en estat; & la Reveuë que l'on fait tous les quarante jours, chastie les Paresseux & les Negligens. Dans le quartier où ils sont, il y a

Garde continuelle à l'Etendart; & pour dire le vray, ce ſont de veritables Gens de Guerre, qui ſe tiennent toûjours en eſtat, comme s'ils eſtoient à la teſte de leurs Ennemis. Leurs Loix Militaires ſont celles des Allemands: Ils marchent & défilent fort ſerrez. Le nombre de chaque Compagnie eſt de ſoixante, tous vieux Soldats, à qui il eſt permis d'eſperer toutes les plus hautes Charges de leur Corps. Ce que nous appellons Mareſchal des Logis, ils l'appellent Quartier-Meſtre, & chaque Brigade a ſon Caporal, ſur laquelle il a l'œil. Ils marchent à la Guerre armez de pied-en-cap, le Mouſqueton & l'Epée au coſté, & les Piſtolets à l'arçon. La contenance ferme de ces Gens-là, eſt capable de faire aller bride en main les plus reſolus; auſſi ne ſont-ils bons que pour ſoûtenir & couvrir l'Infanterie, ne pouvans ſubſiſter dans les Courſes ſubites de la Cavalerie Legere, à cauſe

cause de la pesanteur de leurs Armes, & de leurs Chevaux.

On ne les envoye jamais toutes à l'Armée; mais elles y vont par rang, & servent plus de parade que d'autre chose. Les Turcs les apprehendent neantmoins extrémement, & leur façon de combattre serrez ne donne point de prise à leurs Attaques furieuses, mais de peu de durée. Comme ils sont couverts de bonnes armes, le Sabre Turquesque fait peu d'effet, & leur premiere décharge est furieuse. Ils attendent l'Ennemy de pied ferme, & de douze ou quinze pas le saluënt de leurs Mousquetons. La meslée n'est pas moins sanglante, faisant succeder leurs Epées à leurs Pistolets, qui sont larges & longues, & font l'effet du Coutelas & de l'Estocade.

Pour ne pas nourrir des Pestes capables de corrompre tout un Corps, ils cassent d'abord le Soldat qui ne vit pas avec honneur. Ils en chastient

peu

peu autrement, pour ne pas irriter ces vieux routiers, par la veuë ignominieuſe d'un de leurs Camarades executé. Les vieux Generaux en font eſtat, & les traittent fort civilement, ce qui rend les Soldats fort affectionnez; & comme leurs gages ſont fort avantageux, l'on ne voit jamais de Deſerteurs dans ces Compagnies.

Pour les ſoulager dans les longues marches, les Villes, Bourgs, ou Villages par où ils paſſent, ſont obligez de leur fournir des Chariots pour leur Bagage & attirail; mais auſſi ils marchent par le Païs avec une modeſtie ſi grande, qu'on croiroit plutoſt voir une Proceſſion reglée, qu'une Compagnie de Gens-d'Armes. Ils payent meſme le dégaſt qu'ils font dans les Terres labourées aux Proprietaires, & ne s'écartent jamais des grands Chemins. La Picorée eſt un nom qu'ils abhorrent, & qu'ils ne connoiſſent que pour en avoir oüy parler.

ler. Leurs Eſtapes leurs ſont fournies largement, & ils traittent leurs Hoſtes comme leurs Amis.

## CHAPITRE XVII.

### *De leur Cavalerie Legere.*

ELle eſt toute compoſée à preſent d'Eſclavons, de Dalmates, ou de Morlaques, & diviſée par Compagnies, & non par Regimens, comme dans le reſte de l'Europe. Tous ces Cavaliers ſont Sujets de la Republique, auſſi bien que leurs Officiers; Ils ſont aſſez bons Hommes de guerre, mais peu obeïſſans, & ne gardent jamais leurs rangs dans une Attaque, qu'ils font toûjours à la Cravate. Il eſt vray qu'ils ſe r'alient auſſi aiſément qu'ils prennent la charge; mais dans l'ardeur d'un Combat, ils ne connoiſſent que leur paſſion, qui les fait avancer, ou reculer, ſelon leur caprice.

Autant de Testes de Turcs qu'ils apportent, ils en ont autant de Sequins; & comme cette Nation est extrémement avare, ils se hazardent brutalement, forts ou foibles, pour en attraper quelqu'une. Ce sont Gens de grande fatigue, & leurs Chevaux bien que de taile mediocre, ne sont pas moins durs que leurs Maistres. La Guerre la plus ordinaire, & où ils réüssissent le plus, sont des Courses dans le Païs Ennemy, où par des Cavalcades extraordinaires, ils surprennent & ravagent des Contrées qui ne les croyoient pas si pres. Comme les Prisonniers que l'on fait sont tous à la Republique, & que le Soldat n'y a point de part, cela fait qu'ils ne donnent que fort peu de quartier, & que leur Guerre est cruelle.

Nos Dragons ont emprunté de ces Capelets la forme de leurs Habillemens de teste. Leurs Armes les plus ordinaires, sont la Carabine &

le

le Sabre; quelques-uns ont des Pistolets, mais la pluſpart ont deux ou trois Coutelas; deux ſous chaque cuiſſe, attachez à la Selle, & un au coſté. L'uſage des Bottes leur eſt preſque inconnu; & certains longs Calçons, mais fort juſtes, qui ſe ferment avec des boutons à coſté de la jambe, leur ſervent moins incommodément.

Ce n'eſt pas une petite Politique aux Venitiens, de mettre à prix les Teſtes des Turcs; ils font deux effets conſiderables par cette Maxime. Ils excitent par l'eſperance d'un petit gain ces Nations à une pourſuite continuelle de leurs Ennemis, & les acharnent ſous ce pretexte contr'eux les obligeant avec cette petite récompenſe à ne donner point de quartier, pour leur oſter l'eſperance d'en avoir, & rompre tout le commerce qui pourroit naiſtre entre des Voiſins ſi proches. Le ſecond effet qu'ils en tirent n'eſt pas moindre, ils rendent

ainſi

ainſi leurs armes redoutables, & animent leurs Soldats du deſeſpoir, qui eſt la plus dangereuſe de toutes les paſſions; Que ſi cette Maxime de faire la Guerre ſemble barbare, qu'on ſe ſouvienne que l'on combat icy pour l'Empire, & que l'on n'attend pas moins de ſon Adverſaire qu'une deſtruction totale.

Il n'y a pas long-temps qu'on ſe ſervoit en Dalmatie, & en Candie, de Cavalerie Etrangere; mais outre la dépenſe exceſſive où s'abiſmoit la Republique, l'on n'a veu jamais d'effet conſiderable qu'elle ait produit. Le Païs eſt trop ſerré & trop ſterile pour entretenir une foule de Gens que l'on voit perir entre les jambes de leurs Chevaux, par la force d'un Climat où ils eſtoient peu accouſtumez. L'incommodité de leur porter juſqu'au Foin & à la Paille par Mer, a dégouſté les Venitiens de cet Armement inutile; & les avantages qu'ils reçoivent de leur

Capelets ſont plus conſiderables que le bruit que faiſoit toute cette Cavalerie. Ils connoiſſent le Païs, ils ſont accouſtumez & nourris dans les Montagnes, en ſçavent parfaitement les détours, & ſont plutoſt ſur les bras des Ennemis, que les autres n'auroient ſonné à l'Etendart.

## CHAPITRE XVIII.

### *De l'Infanterie.*

ELle eſt le nerf principal de l'Armée Venitienne, & la compoſe preſque toute; la raiſon qui leur fait plus eſtimer l'Infanterie, eſt celle que je viens de dire qui les oblige à tenir ſur pied peu de Cavalerie. Elle a ſes Meſtres de Camp, & eſt diſtinguée par Regimens comme parmy nous. Elle eſt compoſée de toutes Nations indifferemment, & l'on en fait deux Corps d'Etrangere & d'Italienne, &

c'eſt

c'eſt principalement quand on veut donner quelque Titre de nouveau General à des Perſonnes dont on ſe veut ſervir, & que l'on croit tout à fait neceſſaires. Leurs Armes ſont le Mouſquet & la Pique, & chaque Regiment bat la Marche de ſa Nation. Ces trouppes ſont la pluſpart de François & de Suiſſes ; & c'eſt une choſe remarquable, qu'avec cette ſevere Catholicité dont ſe piquent ſi fort les Eſpagnols, l'on n'en a pas veu un ſeul depuis ces Guerres, qui ait embraſſé avec la Republique la Defenſe de la Chreſtienté.

Sous pretexte de faire de nouvelles Levées inceſſamment, ils retiennent la pluſpart des Colonels en Terre-ferme, & j'avois peine à m'en imaginer la raiſon, ſi connoiſſant leur Politique défiante, je ne ſçavois que c'eſt pour oſter à ces Regimens le Chef qu'ils reconnoiſſent le plus, & pour retenir comme en oſtage entre leurs mains une Teſte qui pourroit

fai-

faire agir tout un Corps autrement qu'ils ne voudroient. Peut-estre aussi ne veulent-ils pas dégouster un Mestre de Camp par ces Détachemens embroüillez qu'ils font, & le reduire à se plaindre de ce que de tout son Regiment, il ne commande que trente Hommes.

Toute leur Soldatesque generalement est dans les Garnisons de la Dalmatie, ou de la Candie, & ils n'entretiennent aucune Armée sur pied, que celle de Mer, que l'on renforce à mesure qu'elle en a besoin desdites Garnisons. Les Charges dans leur Infanterie sont venales, & cependant ils ne laissent pas la longueur du service sans récompense. La Paye est tres-exacte, & s'ils la font attendre quelquefois, on la rembourse fort fidellement. Outre le Pain ordinaire, & huit sols de ce Païs-là, ils ont encore une livre de Vin tous les jours; mais aussi ce qui est bien rude, ils disent adieu en s'enrol-

rollant à la liberté de revoir jamais leur Païs, ſi ce n'eſt par un bonheur, & par une addreſſe extréme.

En cela je ne ſçaurois approuver leur Politique; & ſans doute s'ils donnoient plus de liberté à leurs Gens de Guerre, quand meſme ils en perdroient dans les commencemens plus grand nombre, ils éteindroient au moins dans l'Europe cette mauvaiſe reputation qu'ils y ont de tenir des Soldats enchaiſnez; & la bonne & fidelle Paye qu'ils leur donnent en attireroit plus que le libertinage n'en feroit deſerter. Avec toute cette rigueur ils en perdent quantité, qui aiment mieux ſe jetter parmy les Turcs, & ſe faire Renegats, que de ſe voir forcez & deſeſperez par la perte d'une liberté à laquelle peut-eſtre ils ne ſongeroient pas ſi le chemin leur en eſtoit ouvert. Tant il eſt vray que nous ne deſirons paſſionnément que ce qui nous eſt plus ſeverement defendu.

Lio eſt une Iſle fort proche de Veniſe, où ils font leurs Embarquemens & où l'on mené les Soldats comme ils arrivent; & c'eſt là qu'ils commencent à reſſentir la perte de leur liberté. On les met tous dans un tres-grand Logement dont les feneſtres ſont armées en dehors de groſſes barres de fer, qui avec la Mer qui les entoure de tous coſtez, leur oſte l'eſpoir de ſe ſauver, & leur en fait naiſtre meſme l'envie, par l'impoſſibilité. On les va voir comme les Beſtes farouches de Vincennes, à travers des portes grillées; & bien loin de voir les viſages gays de nos nouveaux enrolez, l'on n'y voit que de faces triſtes, & l'on n'y entend que des plaintes. Cependant l'intereſt de quelque argent davantage, & la nouriture meilleure que chez eux, retient & accouſtume ces Miſerables, & les rend d'ordinaire inſenſibles à ce qu'ils témoignent abhorrer ſi fort.

Com-

Comme le Service de la Republique est fort décredité, ils se voyent necessitez à des remedes extrémes, & il n'y a point d'invention dont ils ne se servent pour avoir des Soldats. Ils les achetent bien cher de ces Colonels qui veritablement sont de vrays Maquignons de Chair humaine. Les Princes leurs Voisins leur en vendent, qu'ils ont premierement allechez sous le nom d'une Garnison aisée & sans fatigue: Entr'autres les Ducs de Parme & de Modéne n'en font pas un petit trafic. Ils les embarquent sur le Pau dans de grands Batteaux fermez, qu'ils nomment *Bourchii*, avec de bons Corps de Garde aux entrées de la Poupe & de la Prouë, & les conduisent ainsi desarmez jusqu'à Lio, comme des Criminels, pour estre de là distribuez dans les Compagnies.

Ils chastient peu le Soldat du dernier Supplice, pour ne pas perdre un Homme dont ils ont besoin; m.

d'

d'ordinaire ils le condamnent à la Galere, ou pour un temps, ou pour toûjours, ſelon que la faute eſt grande ou petite. L'Infanterie Capelete eſt l'unique à qui ils confient la Garde des Places qu'ils ont en Terreferme du coſté d'Italie; & ſi nous y voyons des Fantaſſins Etrangers, c'eſt dans les Tours, où ils attendent leur tranſport à Lio. Ils priſent ſi peu leurs Sujets, qu'ils ne font jamais de Levée dans le Païs; mais ce qui les en empeſche le plus, eſt la peur de les aguerrir, & les accouſtumer à manier des armes, qui ſeroit peut-eſtre leur ruine. Que s'ils ſe ſervent de Capelets qui ſont ſous eux, ils le font pour les éloigner de leur Païs, ſous pretexte de confiance, & s'en rendre plus paiſiblement les Maiſtres.

Pour attirer dans leurs intereſts les Morlaques, Gens déterminez & prompts, ils leur permettent de ſe retirer durant l'Hyver dans les Plaines, & les attirent le plus pres qu'ils

peuvent de leurs Places fortes, ſous pretexte de les vouloir couvrir avec plus de ſeureté des Invaſions du Turc; mais en effet ils le font pour en eſtre les Maiſtres, & pour s'en ſervir meſme dans un beſoin, en renforçant leurs Garniſons. Ceux-cy vivent la pluſpart comme les anciens Tartares, n'ayant point de lieu ny de retraite aſſeurée. Ils ſont continuellement à la Guerre, & ne vivent que de ce qu'ils peuvent gagner ſur leurs Ennemis. Ils traînent apres eux, quand ils changent de demeure, tout leur Bagage, leur Famille & leur Beſtail, & ſe ſont bientoſt baſty des Bourgades. La pluſpart de leurs Chefs ſont Preſtres, à qui ils obeïſſent fort civilement pour des Gens d'une vie ſi farouche. Ils ſont extrémement volages, & changent ſouvent de party; mais enfin la cruauté, & la mauvaiſe foy dont uſa le Baſſa de la Boſſine vers eux, les a acquis, à ce qu'ils diſent, aux Venitiens, qui ne ſont

ſont pas peù fortifiez de cette Infanterie: car bien que volontaire, elle couvre cependant tout le Païs, rompt les Paſſages des Montagnes, fait des Courſes perpetuelles, & fatigue l'Ennemy à toute heure.

Les Capelets dont j'ay déja parlé, ſont plus civiliſez, & ne ſont point moins ardans & braves. Ils ſont fort fidelles à la Republique, & l'on s'en ſert pour la Garde des Magiſtrats, comme nous faiſons en France des Suiſſes. Ils naiſſent & ſont élevez dans une antipathie contre le Turc, qui ne ſe peut mieux comparer qu'à celle du François avec l'Eſpagnol, n'ayant pas oublié qu'ils ſont deſcendus de ces braves Gens, qui ſous George Caſtriot, dit Scanderberg, firent perir tant d'Armées Ottomanes, & crever de honte & de dépit le Grand Amurat.

Il y a peu de difference entre leur Habillement & celuy des Turcs, excepté le Turban. Dans leur âge plus

avancé, ils laiſſent croiſtre leur barbe; Ils ſont fort curieux de leurs cheveux qu'ils tiennent fort longs par derriere, & les coupent & les taillent par devant. Nonobſtant l'eſtime particuliere où ils ſont d'une ſincerité inviolable, les Venitiens n'en aſſemblent jamais de Corps conſiderables, & les diſtinguent en Compagnies franches qu'ils entretiennent ſeparément; & diviſant ainſi l'Authorité en pluſieurs mains, qu'un ſeul auroit à la teſte d'un Regiment, ils la croyent moins formidable, & d'autant diminuée, qu'il y a plus de Gens qui la partagent.

## CHAPITRE XIX.

### *De leurs Maximes Generales de Guerre.*

ILs ne font d'Ennemis que le moins qu'ils peuvent; & quand ils ſont obligez d'en avoir, ils n'en veu-

veulent jamais deux, & ne font point difficulté d'acheter à quel prix que ce ſoit un Accord avec quelqu'un, pour ne ſe voir point contraints à diviſer leurs forces quand ils combattent. Ils eſtiment fort le ſervice des Etrangers, & l'achetent fort cher: L'on voit peu de Regimens & d'Officiers Italiens dans leur Armée.

Outre la bravoure & la vigueur qui eſt plus acquiſe aux Septentrionaux, qu'à ceux de ces Climats effeminez, ſans doute j'y voy une raiſon que je croy fondamentale; c'eſt qu'ils apprehendent moins de Sedition de ces Gens éloignez de leurs Foyers, & qui en paſſant tant de Mers & de Montagnes, ont deſormais perdu l'eſperance d'en eſtre ſecourus. Ils craignent auſſi que ſous pretexte de ſecours, quelque Potentat voiſin ne fit gliſſer des Entrepriſes contre leur Eſtat parmy la foule des Soldats & des Officiers qu'on leveroit ſur ſes Terres.

Dans leurs extremitez, ils ont recours au Bras de leurs Amis; ils ne les veulent pourtant pas ſi armez qu'ils leur faſſent peur; un grand Secours leur eſt auſſi redoutable que l'Ennemy, & ils s'en déffient dés lors qu'ils n'en ſon plus les Maiſtres. S'ils en receurent de France il y a quelques années, ce fut plutoſt pour éblöüir de l'eclat du Nom François les Miniſtres de la Porte, & les obliger à quelque Paix, que pour s'en ſervir long-temps, & l'iſſuë montra bien le but où ils viſoient.

S'ils eſtoient auſſi bien munis d'Hommes, qu'ils le ſont de toutes les choſes neceſſaires à la Guerre, ils ſeroient capables de détruire aiſément leurs Ennemis; car c'eſt une choſe qui paſſe pour un prodige, de voir l'amas qu'ils ont de toutes ſortes de Munitions dans leur Arſenac. Dans une ſeule Galere il y a dequoy armer trente mille Hommes de pied-en-cap, & de cet échantillon l'on peut

peut connoiſtre ſi le reſte y manque. Trois mille Hommes y travaillent continuellement, & le nombre de leurs Canons eſt ſi grand, qu'ils ſont obligez de les ranger à triple étage dans le grand Salon baſty pour cet effet.

Leurs Places Frontieres ne ſont pas moins garnies; & quand ils apprehendent quelque Siege, ils y mettent ſi bon ordre, que l'on n'y voit rien manquer, & l'on y vit avec la meſme abondance de toutes choſes qu'en pleine Paix. Comme ils ſont les plus puiſſans ſur Mer, & que toutes leurs Fortereſſes ſont Maritimes, ils y jettent tout le Secours qu'ils veulent, rafraichiſſent de Gens de Guerre les Garniſons affoiblies, & renforcent meſme la Place des Soldats de leurs Galeres & Vaiſſeaux. Au Siege de Cataro ils incommoderent fort l'Ennemy de leurs cannonades, & raſſeurerent tellement la Ville, que malgré qua-

rante mille Hommes, & le Baſſa de la Boſſine à leur teſte, la Place quoy qu'ouverte par une grande Bréche, rendit vains les efforts de huit mille tant Janiſſaires que Spahis, qui eſtoient les Braves de la Porte. Nos Cuiraſſiers mirent pied à terre, & la Pique à la main ſe jetterent dans les Foſſez qu'ils defendirent tout le long du Siege. Si Dom Camille Gonzague euſt agy ſeul, & que le General Bernardy euſt ſecondé l'experience de ce vieux Routier, nous euſſions fait de plus grands effets, & ils n'euſſent pas avancé leurs Tranchées de ſi pres; mais il falloit obeïr.

Pour retenir & engager les Officiers Etrangers à leur ſervice, outre les Payes ordinaires, ils les avantagent encor de certaines Penſions qu'ils appellent Conduite, qu'ils augmentent à meſure que l'on demeure à leur ſervice, & qui au bout de quelque temps montent à des ſommes conſiderables: Effet fort propre pour

les Ames intereſſées ; Mais avec toutes ces Avances ils ont peu d'honneſtes Gens, & ils les traitent d'un autre coſté avec tant d'inégalité & de fierté, qu'à moins de renoncer tout à fait à ſoy-meſme comme dans un Convent, la place n'eſt gueres tenable. L'on voit peu de Perſonnes de Qualité, qui ayent commandé ſous eux, qui ne s'en plaignent ; & ce Brave Commandeur de Gremonville, qui eſtoit nay pour ainſi dire dans leurs Armées, ne les a enfin abandonnez, qu'à cauſe de leur ingratitude. Je ſçay ce que ſa modeſtie luy a fait ſouffrir ; & bien que par honneur il cacha leurs deffauts, je connoiſſois pourtant l'injuſtice qu'ils luy faiſoient. C'eſt une de leurs Politiques, de n'aimer pas les Gens de Guerre qu'ils connoiſſent trop eſtimez & trop pleins d'experience. Un bon Homme Gildas eſtoit leur fait, & ils cheriſſent ceux qui ſans trop penetrer dans leurs Affaires, ſui-

vent

vent aveuglement ce qu'ils ordonnent.

Voila, MONSEIGNEUR, ce qu'un jeune Homme, qui avoit envie d'aprendre quelque chose dans le Service des Etrangers, a pû connoistre dans celuy des Venitiens. Il n'a point hesité à vous presenter ces Reflexions dans un stile qui n'est pas trop de la Cour, ny dans la politesse de nostre Langue, parce que parlant en Soldat à un Prince qui le doit estre dés que vostre âge le permettra, il a crû que vous excuseriez les fautes qui s'y sont glissées, & que vous pardonneriez aisément à un Cavalier qui se piqueroit de sçavoir mieux agir que bien parler. Le seul but où j'aspire avec une passion pleine de respect, estant de pouvoir consacrer à vostre service, & ma vie, & le peu d'experience que j'ay pû acquerir dans le temps que j'ay porté les Armes.

FIN.

